Chapitre III

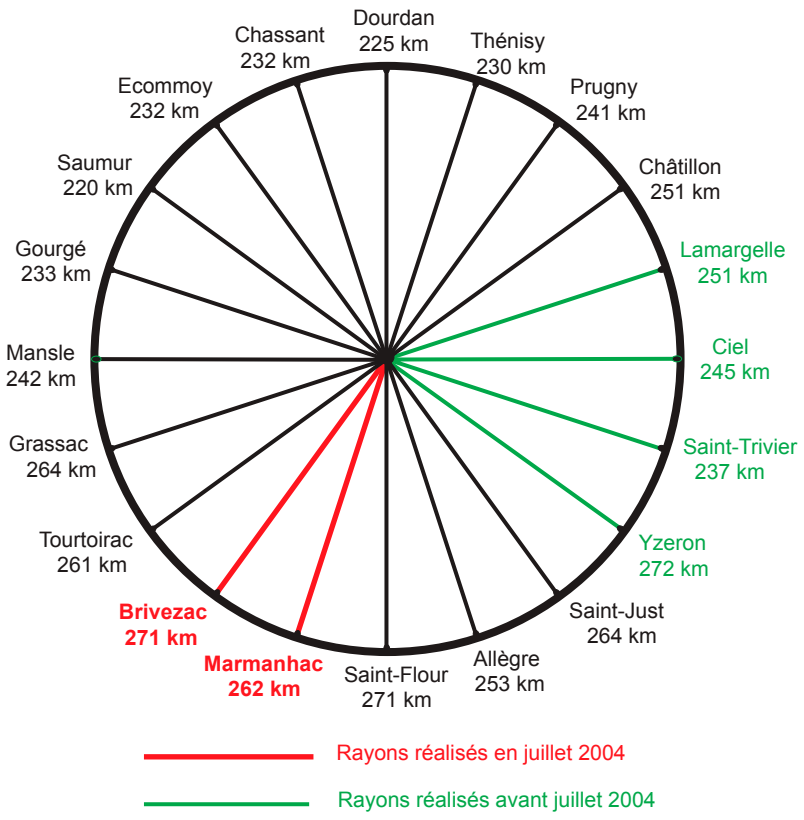
JUILLET 2004

À LA RECHERCHE DU PAYS DE RÊVEROSE…

**Le Pays de Rêverose et sa capitale Hallucinaville, ça vous dit quelques chose ?
Non, je ne pense pas ! Ces appellations ne sauraient exister « dans le Monde où l'on s'ennuie »…
Pour découvrir ce merveilleux Pays, il faut être Papy, posséder une collection de bandes dessinées
et avoir le privilège d'y conduire ses petits-enfants. Quand ils ont été bien sages, puisque seuls
les gentils sont admis à franchir les frontières de Rêverose, nous partons ensemble vivre
les aventures d'Olivier, de Colombe, de l'oiseau Razibus et des terribles Poyoutouffus.
Et si nous partions vraiment à leur recherche ?**

Mon compère beaunois Bernard a enfin craqué ! Cette fois-ci, il n'a pas résisté à mon invitation. Sans doute parce que cette dernière semaine de ses vacances d'été lui convenait, peut-être aussi parce que les deux Rayons dont je lui avais dressé l'avant-projet dès le mois de mai, sont particulièrement alléchants : Bruère-Marmanhac (petit bourg sis dans le Cantal au nord-est d'Aurillac) et Brivezac (un hameau perdu dans la haute vallée de la Dordogne)-Bruère. Du terrain accidenté, de beaux paysages et une demi-douzaine de cols qui ne sont pas encore inscrits dans le palmarès de mon ami, pourtant déjà riche de plus de mille unités.

Bernard est donc passé me prendre un peu avant « 5 heures du mat' », ce lundi 26 juillet de l'an de grâce 2004. Nous roulons dans l'aube blafarde et fraîche, sur des routes quasi-désertes, en direction de Bruère-Allichamps, cœur du moyeu de la « Roue de Patrick Plaine » et centre de la France gallo-romaine. Autun, Luzy, Decizes, Sancoins,… Paysages morvandiaux et bourbonnais que je connais bien… et qui ne sont plus très passionnants pour moi, surtout à travers la vitre d'un véhicule, fût-il un Citroën Picasso bien climatisé. Alors je me prends à rêver…



Combien de « gentils » et de « poyoutouffus » allons-nous rencontrer au cours de ce périple de 620 km au cœur de l'Arverne ? Aurons-nous la chance de trouver la gare de Turelurette et son petit train qui conduit à Hallucinaville ? Echapperons-nous durant ces quatre journées à la morosité générale, à la froidure, à la hausse du prix du pétrole, au chômage qui s'étend, aux affaires de dopage, aux guerres, aux journalistes, aux politiques ?

Voici donc le récit de notre quête du bonheur…

CARTE de la RANDONNEE

N

0 10km 20km 40 km

Rayon Bruère - Marmanhac

Rayon Brivezac - Bruère

parcours de liaison

limite de département

Haute-Marche unité géographique

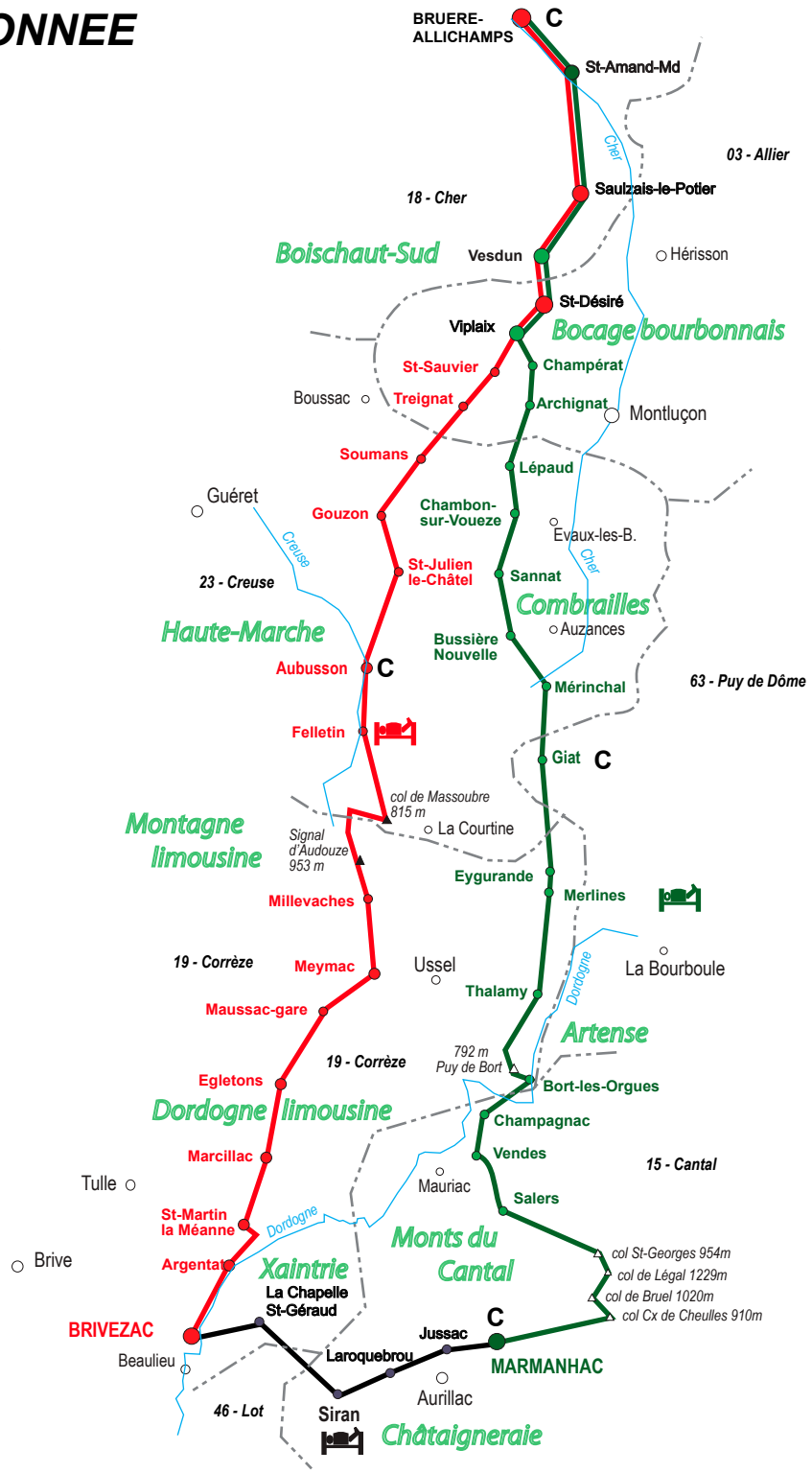
C contrôle

étape

Lundi 26 juillet 2004
Bruère - Merlines 155 km 1.895 m
Mardi 27 juillet
Merlines - Siran 164 km 2.550 m
Mercredi 28 juillet
Siran - Felletin 174 km 1.990 m
Jeudi 29 juillet
Felletin - Bruère 133 km 890 m

Rayons de Lamargelle et Brivezac (et liaison)
626 km 7.325 m

Le parcours tracé sur cette carte est celui effectivement réalisé. Les distances parcourues et les dénivelées positives données dans le tableau ont été mesurées.



Patrick Plaine considère que le Rayon de Marmanhac est l'un des plus musclés. Il n'a sans doute pas tort : avec ses 272 km et 4.030 m de dénivellation (valeur mesurée avec un altimètre Suunto), il propose les difficultés d'un grand brevet montagnard. Le Rayon de Brivezac présente un relief beaucoup moins tourmenté, les seules vraies difficultés se situant dans le secteur Egletons – Aubusson, avec le plateau de Millevaches.

Lundi 26 juillet 2004

De Bruère-Allichamps à Merlines (Corrèze)

155 km et 1.895 m d'élévation

Huit heures n'ont pas encore sonné quand nous postons la carte réglementaire pour informer Patrick de notre départ, puis quand Bernard stationne son véhicule dans le camping de Bruère-Allichamps. La patronne, jeune, brune, sympathique et active, nous accueille avec un grand sourire. Peut-être parce que notre arrivée la débarrasse d'un petit parasite septuagénaire, sans doute collé à ses basques depuis un bon moment. L'intarissable bavard est un Dijonnais, très ancien cyclo, ex-membre des Randonneurs Dijonnais. Alors le vélo, il connaît et les cyclos l'attirent comme le miel appâte l'ours. En moins de dix minutes, nous savons tout : sur la méga-fête qu'il a organisée la veille pour fêter avec tous les campeurs ses cinquante ans de mariage. Il vient ici depuis plus de trente ans avec son épouse, originaire de St-Amand-Montrond. Cet excité du petit matin veut absolument aller réveiller sa moitié pour lui présenter deux cyclos « presque Dijonnais ». Nous parvenons difficilement à l'en dissuader. Alors il nous gave de ses exploits de pêcheur expert : à l'entendre, il est la terreur des poissons-chats du Cher. Puis, il nous conseille sur la meilleure route pour aller à Dijon (« *Vous pensez, ça fait 30 ans que je viens… il ne faut surtout pas passer par Decize* »… évidemment, c'est celle que nous avons prise !). Et ensuite, la météo, les dangers de la circulation, les côtes de la région… Bref, quinze pages seraient nécessaires (mais il aurait fallu un magnétophone !) pour restituer toutes les paroles débitées par cet intarissable moulin.

Heureusement, ce verbiage ne nous empêche pas de préparer nos randonneuses, pendant que la patronne nous mijote un petit-déjeuner « thé – pain/beurre/confiture », impeccable et fort bien-venu. Ne serait-ce le bourdonnement de la mouche (mais l'animal est souriant, donc gentil…), tout commence pour le mieux dans ce petit coin de France. Ne serait-ce pas le camping d'Hallucinaville ? Pas tout à fait, quand même; il y manque les fleurs, les trilles des oiseaux et… des sanitaires un peu plus nets. Mais enfin…

Nous enfourchons nos engins, parfaitement frères (Berthoud, pure race) et identiquement chargés (sacoches Berthoud à l'avant et Quorum sur le porte-bagage arrière), à 8h40 sous le regard envieux et chagriné de l'ex-randonneur qui aurait sans doute poursuivi encore longtemps son intarissable verbiage. Le vent est faible et plutôt favorable, le ciel semi-couvert non menaçant, la température plutôt frisquette. Il est vrai que ce mois de juillet a été assez mauvais pour le bronzage des vacanciers. Mais ne nous plaignons pas de la défaillance de la canicule prédite par les experts et le ministre Douste-BlaBla… Pour bien pédaler, un petit frisson de temps à autre est un bon tonifiant.

Je commence à être un habitué de cette jolie route en rive droite du Cher qui conduit de Bruère à l'abbaye de Noirlac. Agréable mise en jambes et beaux coups d'œil, sur cette rivière tranquille, trop tranquille d'ailleurs dans mon éthique d'hydrologue professionnel, en ces périodes de disette des nappes phréatiques. Mais le plaisir ne dure pas. Il faut traverser St-Amand-Montrond qui est une ville toujours très agitée. La piste cyclable en bordure de la route de Bourges est très étroite et des engins grondants, pétaradants et puants, nous submergent ; ce que je n'aime pas du tout. Pourquoi tous ces humains sont-ils si pressés ? Ici, on court après je ne sais quoi. Manifestement les gens du coin ne s'ennuient pas. Mais ils ne sourient pas non plus.

La première bosse d'une longue série se présente dès la sortie de la ville. Elle n'est pas longue, mais elle est rude et nous n'hésitons pas à l'escalader avec nos « moulinettes ». Au sommet, un plateau moyennement ondulé, blond comme les immenses champs de blé en cours de moisson et encore vert dans les vallonnements, par ses bocages et ses bouchures[1]. Dans les pâturages ruminent de puissantes charolaises qui ne devraient pas échapper encore bien longtemps à la voracité des Courtepaille, Buffalo-grill et autre MacDo, car leurs cuissots sont déjà de fort belle taille.

1 bocage = petit bois, lieu ombragé - bouchure = haie vive de bocage (Littré)

Savoir montrer ses charmes …

Nous traversons de gros villages, Bouzais, Saulzais-le-Potier (cf. planche 7a), qui se caractérisent par leurs belles maisons de grès ocre et rose. Vesdun (cf. planche 7b), qui prétend être le vrai centre géographique de la France, (titre que seuls lui disputent des villages voisins comme Saulzais), s'enorgueillit aussi d'avoir obtenu le Coq d'Argent au concours des « Villages que j'aime ». Bigre ! Cette performance est assez étonnante quand on se contente de traverser la bourgade. Charmes cachés, peut-être ?

Charmes très apparents par contre quelques kilomètres plus loin, dans le premier village du département de l'Allier. Saint-Désiré possède une merveilleuse église de belle pierre multicolore, variant du jaune pâle au rouge lie-de-vin. Ce qui frappe, quand on arrive par le nord, en contrebas du chevet, c'est la belle harmonie de l'édifice, ainsi que les nombreuses corniches, portées par des modillons sculptés de grotesques (cf. planche 7c). L'intérieur est du plus pur style roman. Nous prenons le temps de parcourir la haute nef, voûtée en berceau et de descendre dans la crypte du 11ème située sous le chœur. La voûte est portée par quatre colonnes monolithiques. Nous ne sommes pas les seuls à admirer ce chef d'œuvre, au niveau des plus beaux monuments du Brionnais, comme l'extraordinaire église d'Anzy-le-Duc.

En passant la limite administrative du département de l'Allier, nous sommes entrés dans le Pays de la Châtaigne[2], petite région située au nord-ouest de Montluçon. Si les châtaigniers, témoins de sols siliceux et acides, restent rares aujourd'hui, nous avons observé une modification progressive du paysage depuis Vesdun : moins de surfaces céréalières, un resserrement du bocage, beaucoup plus de verdure et un relief insidieusement plus tourmenté. Nous évoquons, avec Bernard, nos souvenirs de Diagonale, en particulier cette houle de grande ampleur qui affecte la D943 (que nous coupons peu après St-Désiré) entre Culan et St Pourçain-sur-Sioule, via Montluçon et Montmarault. Ce secteur, que nous avons parcouru dans notre course de Brest à Menton, séparément et dans des sens inverses, moi en 1995, lui en 2002, est particulièrement « casse-pattes » physiquement et moralement. Souvenirs douloureux, mais nostalgiques…

Si la grande houle berrichonne affecte les trajets est-ouest, notre petite route nord-sud n'est pas atteinte par cette maladie. Elle est posée sur un petit plateau, à peine ondulé. Nous traversons des villages en semi-léthargie et sans caractère : Viplaix (que nous retrouverons au retour), Chambérat, Archignat (on se croirait sur le plateau jurassien entre Orgelet et Arinthod, sauf que là-bas on ne met pas de T à la fin : Chambéria, Chemilla…).

L'ascension d'une belle bosse, nous ouvre la porte des Combrailles et plus exactement du pays de Gouzon. Ce qui ne change pas grand-chose quant au dynamisme touristique local. Pourtant la petite église de Nouhant nous séduit au passage avec son clocher de tavaillons[3]. Suffisamment pour que nous la photographions au passage (cf. planche 7d). Par contre, l'absence d'un bistrot où nous espérions manger un sandwich, nous fait grimacer : il est déjà midi trente et le petit-déjeuner de Bruère est digéré depuis belle lurette.

… et savoir s'adapter aux circonstances

Heureusement pour nous, un miracle survient cinq kilomètres plus loin. Un restaurant ouvrier se présente à l'entrée de Lépaud, bled pourtant aussi médiocre que les précédents. Un panneau nous invite à déguster le menu du jour pour 10 euros. La salle est petite et sombre, le bar est bien entouré des apéritiphiles coutumiers, la patronne est une "courte sur pattes" du genre Bibendum pas très propre ; mais elle est souriante et a le verbe facile. En moins de quarante minutes, nous consommons une entrée, vague cousine d'une quiche habituellement Lorraine, une espèce de blanquette de veau adulte, accompagnée d'un petit tas de dés à coudre de pommes de terre, une assiette de reliquats de fromages rassis, deux éclairs au chocolat, décongelés depuis peu et deux cafés que certains connaisseurs appellent jus de chaussette. Bernard prétend qu'il a failli avaler quelques mouches à plusieurs reprises, mais je lui ai rappelé que ce n'était pas le moment de faire le gourmet. Trouver un resto ouvert un lundi dans le Pays de Gouzon, c'est plutôt un miracle, et nous aurions eu du mal à poursuivre notre route sans nous remplir la panse. Certes, cette gargote n'obtiendra jamais d'étoile, mais les mets étaient sains puisque nos estomacs ne se sont pas rebellés

---

2 à ne pas confondre avec la Châtaigneraie, vaste contrée au sud-ouest d'Aurillac, que nous traverserons dans la région de Laroquebrou.

3 tavaillon = petite plaque de bois (sapin) utilisée pour recouvrir les murs des maisons (très utilisé dans le Jura).

26 juillet 2004 : ***de Bruère-Allichamps** (Cher) à Merlines (Corrèze)*

a - Saulzais-le-Potier et ses maisons de grès rose

b - Vesdun, coeur ou nombril de la France ?

c - la très belle église de Saint-Désiré

d - l'église de Nouhant

e - limousines bien carrossées...

f - l'abbatiale Sainte-Valérie à Chambon-sur-Voueize

g - le lac de Merlines

Planche 7

Nous quittons Lépaud à 13h30 avec encore 80 kilomètres devant nous et une bonne partie de la dénivelée de cette première étape à escalader. Et pour mieux grimper, il faut d'abord descendre. Ce que nous faisons en plongeant dans la vallée de la Voueize, belle rivière aux eaux sombres et vives. La montagne approche et je m'en réjouis. Je n'aime pas trop ces fausses plaines ou soit-disant plateaux, dont les bosses sont sournoises et les rivières sans âme.

Nous consacrons un bon quart d'heure à la visite intérieure et extérieure de l'abbatiale Sainte-Valérie de Chambon-sur-Voueize. Imposante construction de granite, elle possède deux clochers quadrangulaires coiffés d'ardoises, l'un massif au-dessus du porche, l'autre plus fin, de style oriental, posé sur le transept et dominant un chevet à plusieurs étages et à multiples absidioles (cf. planche 7f). Nous parcourons rapidement l'intérieur, harmonieux et riche d'éléments architecturaux que l'obscurité, et notre empressement, ne nous permettent pas de détailler.

Dès la sortie de cette intéressante bourgade, une côte longue et régulière nous ramène sur le plateau. Nous parcourons alors pendant une cinquantaine de kilomètres les collines boisées et les larges vallées, très vertes, de la Combraille limousine. Les charolaises ont laissé la place à des pies noires et des frisonnes, aux pis gonflés de lait. Nous longeons de nombreux étangs d'une drôle de couleur marron laiteux, qui ne dissuade pas quelques pêcheurs optimistes d'y chasser quelques poissons suicidaires[4]. Peu de monde, peu de vie, dans ces contrées pourtant agréables à contempler. Sannat, Arfeuille-Châtain, Bussière-Nouvelle : des villages que nous traversons, sans lever le pied, et sans les graver dans notre mémoire. Du Compas à Mérinchal, nous roulons en parallèle avec une voie ferrée (Montluçon-Ussel ?). J'attends, j'espère, je rêve à l'apparition du tortillard de Rêverose, mais aucun convoi, pas même de marchandise, ne vient m'en laisser une éphémère illusion.

Peu après Mérinchal, nous quittons provisoirement le département de la Creuse pour faire une courte incursion dans le Puy de Dôme. Ce qui ne change rien au paysage, sinon que la voie ferrée s'est éloignée.

Tout est gratuit au Pays de Rêverose …

Il est 16h45 quand nous stoppons au cœur de la bourgade de Giat, devant l'ex-hôtel de la Croix Blanche, rétrogradé depuis quelques années au rang de simple bistrot, pour cause de « réglementation et normes européennes ». C'est du moins la raison que nous donne le jeune propriétaire, trentenaire ouvert et causant qui est venu s'asseoir quelques instants à notre table – sur le trottoir – pour parler de cyclisme. Il nous avoue qu'il a repris le vélo depuis peu et qu'il souffre comme un galérien pour parcourir trente kilomètres. Pour une fois que nous rencontrons un cyclo qui ne nous parle pas de ses exploits "armstronesques", il gagne in-petto toute ma sympathie et le droit (c'était même une obligation pour l'homologation de nos Rayons !) de poser le cachet de son établissement sur nos cartes de route.

Giat est encore un important centre de marché aux bovins et, en particulier, aux veaux blancs élevés « sous leur mère », comme on dit désormais depuis que certaines de ces mamans sont devenues folles de manger des saloperies de farines pourries. Nous sommes dans le Pays de Crocq, région d 'élevage et de pelleterie en voie de récession et de dépopulation. Au temps cruel du Moyen-Âge, cette petite région fut complètement dévastée par des bandes de routiers, à tel point que le roi de France Charles V, qui fut un Sage, dispensa les habitants de payer l'impôt. Cette exemption - le Franc-Alleu – dura plus de deux siècles et – comme il fallait s'y attendre – la population se révolta quand les charges fiscales et les droits féodaux furent rétablis. La révolte des Croquants sous Henri IV gagna rapidement les régions voisines, comme la Basse Marche, le Quercy et l'Agenais. La conséquence fut que le Pays de Crocq se trouva complètement dévasté une nouvelle fois. On appelle ça un bégaiement de l'Histoire…

Quand on cause – pas d'Histoire, mais de Vélo ! – le temps passe vite et il est 17h15 quand nous faisons nos adieux au patron qui a repris ses occupations derrière le bar. Mais trois cents mètres plus loin :

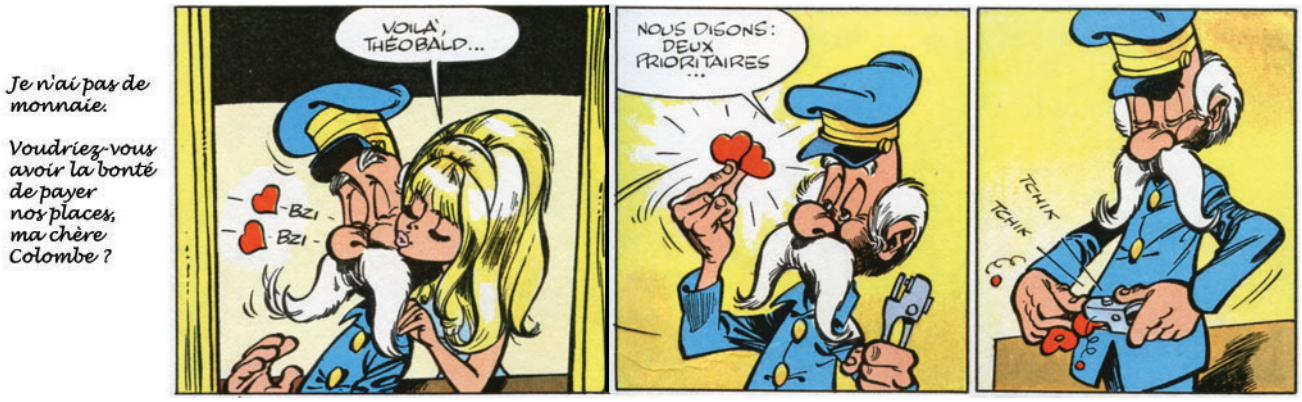
Bernard : « *Tu as payé ?* »

Moi : « *Non… C'est toi qui assure l'intendance…* »

Bernard : « *M…* » (sans garantie pour cette grossièreté, car Bernard est trop poli ça…)

---

4 sans doute des « tilapias » (poisson d'Afrique), étant donné la couleur « sénégalaise » des eaux !



Demi-tour. Le plus incroyable dans cette histoire est que personne ne s'était rendu compte de rien ! Le patron s'étant absenté, la jeune serveuse semble tomber des nues quand Bernard lui réclame le montant de notre consommation. Notre honnêteté nous perdra peut-être, mais n'est-ce pas avec des mœurs aussi civilisées que l'on peut espérer trouver la porte d'accès au Pays de Rêverose ?

Nous en approchons, sans aucun doute …

Si la petite D95 qui unit Giat à St-Merd-la-Breuille (mais où est-on allé chercher un nom pareil ?) est fort agréable, la route sans nom qui conduit jusqu'à Eygurande est un véritable enchantement. Une nature intégrale, sans voile, se découvre : de grandes forêts où le vert-noir des conifères semble être le plus abondant, des étangs aux eaux sombres et des prairies bien vertes et bien grasses. Très peu de traces de civilisation. Deux grosses fermes dans un lieu-dit, les Barlauds, quelques croix sculptées, une ou deux voitures croisées sur une quinzaine de kilomètres. Nous approchons à moins de cinquante mètres un jeune chevreuil, qui musarde tranquillement, dans un pré sur la droite de la route. Son calme et sa décontraction me font espérer pendant quelques dixièmes de secondes qu'il va nous regarder passer sans s'émouvoir, peut-être même avec un regard plus intelligent qu'une charolaise, et pourquoi pas un sourire ?… Aussi suis-je fort déçu de le voir bondir d'une manière fulgurante. Plus rapide encore qu'un(e) champion(ne) du sprint américain, traité à la THG des laboratoires Balco[5]. Je me croyais déjà au Pays du Rêve… Je suis incorrigible !

Nous débouchons sur Eygurande, porte du Pays d'Ussel, région de transition entre Auvergne et Limousin. Retour brutal à ce qu'il est convenu d'appeler la civilisation, c'est à dire en cette période de vacances estivales, les bagnoles, les touristes en bermuda et nombril à l'air, les mioches qui font la gueule ou des caprices, les camping-cars stationnés n'importe où, mais surtout là où c'est gratuit. Bref, les horreurs du Pays où l'on s'ennuie… Il y a peut-être (sans doute ?) quelque curiosité touristique à voir dans ce bourg d'Eygurande, mais nous n'en saurons rien. Dix-huit heures vont sonner et nous n'avons pas l'envie, ni même l'idée, d'aller prendre des informations à l'office du tourisme local. La journée a été trop bien remplie (départ de Beaune avant 5h00 du matin !) et nous avons fait le plein d'images… et de fatigue.

Nous nous précipitons donc à l'hôtel Le Chavanon, sis deux kilomètres plus loin, à Merlines. C'est un hôtel important de construction récente c'est-à-dire légère, mais parfaitement fonctionnelle. Deux étoiles, Logis de France et Bonne Adresse FFCT, posé sur une « relevée de terrain » dominant un joli lac, il a tout pour nous plaire. D'autant plus que l'accueil d'une adolescente, souriante, spontanée et efficace, me séduit tout à fait. J'adore les gamines audacieuses et sans complexes, quand elles ne sont pas effrontées, bien sûr. Nous découvrirons plus tard qu'elle est la fille des patrons, très récente bachelière avec mention et déjà inscrite – malgré la réserve de ses parents qui trouvent ce métier beaucoup trop dur – dans une école d'hôtellerie à Limoges. « *Mes parents ne peuvent rien me refuser parce que j'ai eu une mention au Bac !* » dira-t-elle avec crânerie devant son père.

Cette adorable gamine nous installe avec une remarquable efficacité : nous dans une chambre confortable, nos randonneuses dans un réduit douillet. Le Paradis ! La futée ira loin car elle possède toutes les qualités requises, même l'instinct du mot qui séduit.

---

5 pour ceux qui ne suivent pas l'Actualité ou qui ne sont pas aussi catastrophés que moi par les « affaires de dopage » : les laboratoires nord-américains Balco ont mis au point depuis quelques années, la tétrahydrogestrinone (THG en résumé), stéroïde anabolisant de synthèse, évidemment indétectable (pour l'instant), produit à l'origine des performances des Marion Jones, Montgomery et, sans doute, de beaucoup, beaucoup d'autres…

Comment pourrai-je résister quand elle me félicite pour ma ponctualité ? « *Vous m'aviez annoncé, en faisant la réservation, que vous arriveriez vers 18h00 et il est 18h05. Bravo pour votre exactitude !* » Comment cette petite fée a-t-elle pu deviner que j'étais un malade de l'heure et que ce compliment public allait toucher ma corde sensible ? Ah, si j'étais Olivier Rameau, comme je craquerais pour cette Colombe ! Mais, même dans mes rêves, je ne serai au mieux qu'un Maître Pertinent !

Vers 19h00, récurés et « embermudés comme des touristes lambda », nous allons faire une petite promenade apéritive sur la rive du lac (cf. planche 7g). Mais nous revenons très vite vers notre enjôleuse qui, sans en avoir l'air, nous convainc de choisir le menu « Spécial Régional » à 19 euros ! Salade auvergnate, brochet aux châtaignes (inattendu !), fromage blanc et dessert[6].

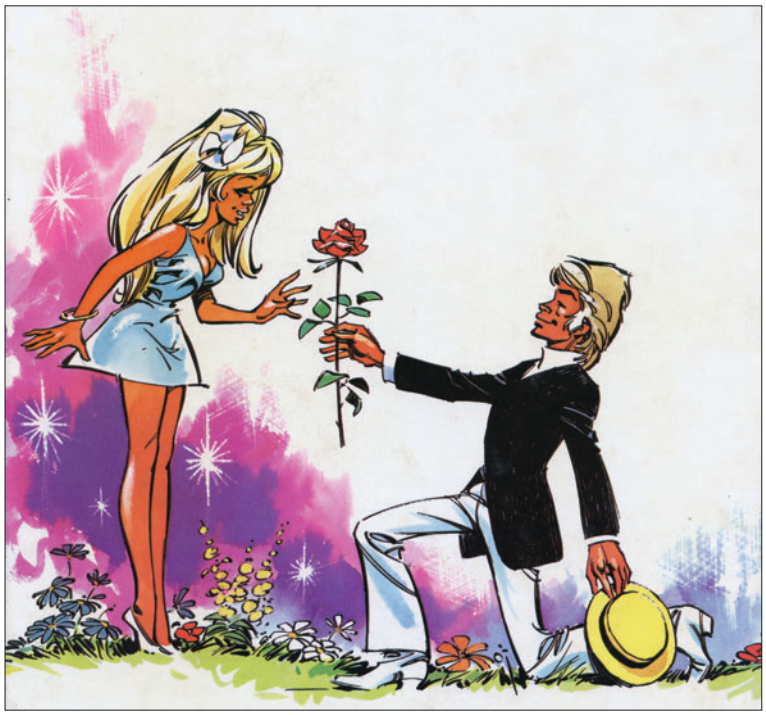
Avant de regagner notre chambre, nous félicitons les parents de la qualité de leur progéniture. Ils semblent un peu moins enthousiastes que moi, mais ils admettent volontiers que la gamine est bosseuse et ambitieuse. Ce qui est préférable à une glandouilleuse. Je maintiens donc qu'ils ont bien travaillé !

Comme depuis quelques semaines, je suis tombé dans le piège (ce n'est pourtant pas mon habitude !) de la série TV de l'été « sur la Une », j'impose à Bernard le sixième et dernier épisode du Zodiaque. Il n'y comprendra pas grand-chose, car il est difficile de prendre le train en marche dans une histoire aussi compliquée (mais passionnante et à fort suspense jusqu'aux dernières minutes), surtout quand l'attention est rompue par de courtes somnolences… Je m'endormirai satisfait, sachant enfin qui était le Zodiaque, perfide assassin. Sans remords d'avoir perturbé le sommeil de mon ami, car un feu d'artifice, tiré sur le lac (curieux un lundi 26 juillet ? et pourquoi ne nous avait-on rien dit ? un mauvais point pour Demoiselle Colombe ?), nous aurait sorti brutalement d'un vrai premier sommeil, ce qui est toujours catastrophique (du moins en ce qui me concerne !).

---

7 il est inutile de préciser à ceux qui me connaissent, que j'avais choisi la mousse au chocolat, tandis que Bernard avait craqué pour le nougat glacé (à première vue, il était perdant au moins pour la quantité !)

Maître Pertinent, notaire



Colombe Tiredaile et Olivier Rameau

Mardi 27 juillet 2004

De Merlines à Siran (Cantal)

164 km et 2.550 m d'élévation

La nuit a été bonne, le dîner auvergnat est passé comme un yaourt à 0 % de matières grasses et j'ai fait de beaux rêves roses. Réveil à 7h03'[7]. La donzelle dort encore et c'est le papa qui officie pour le petit-déjeuner. Beaucoup plus sobrement. Il n'est pas étonnant, qu'après une vingtaine d'années au service des humains, l'enthousiasme juvénile soit totalement émoussé.

Il est serviable quand même l'aubergiste car il s'empresse d'aller quérir la carte IGN au 1/25.000 pour éclaircir une petite divergence d'itinéraire entre nous. Le brave homme a beaucoup de mal à comprendre pourquoi nous allons plonger jusqu'au fond des gorges du Chavanon par une route qu'il ne connaît pas (« mais que ses clients utilisent quelquefois pour aller à la pêche »), alors que l'itinéraire normal, usuel, qu'il emprunte (lui et tous ses compatriotes) pour se rendre à Bort-les-Orgues passe par la nationale d'Ussel, puis la départementale de St-Etienne-aux-Clots, toutes deux posées sur le plateau. Il ne conçoit manifestement pas que nous insistions pour plonger au fond de la gorge, 250m plus bas, pour remonter aussitôt sur ledit plateau. Et moi, je n'ai pas le courage de lui expliquer que l'auteur de cette fantaisie s'appelle Patrick Plaine, grand consommateur de petites routes, à qui nous accordons une confiance illimitée pour sa connaissance des coins perdus. D'ailleurs, peut-on expliquer Patrick ? Nous quittons Merlines à 7h52…

La température paraissant assez basse, nous enfilons nos Goretex pour plonger sur le Chavanon. Descente étroite, gravillonneuse, dangereuse et - malheureusement - sans que la forêt très dense ne s'ouvre le moindre instant pour nous découvrir la gorge. Arrêt-déshabillage sur le pont qui traverse la Barricade, petit affluent de rive droite, avant la remontée sur le plateau longue de quatre kilomètres, régulière mais laborieuse, toujours dans la forêt et sans jamais entrevoir à aucun moment ce foutu Chavanon, caché au fond de sa gorge. Le papa de Colombe avait raison. La descente était inutile, exception faite des 5 km de route nationale évités…

Nous retrouvons la départementale 27 un peu avant St-Etienne-aux-Clots. Le Pays d'Ussel est une région plus montagneuse que la Combraille Limousine que nous avons traversée la veille. Les paysages nous rappellent un peu ceux de notre Morvan, les vaches limousines à robe fauve ayant pris la place des blanches charolaises. Beaucoup de forêts et de pâturages. Mon altimètre affiche pour la première fois 800 m et il n'est pas étonnant que l'air soit vif. Il fait très beau. Tout est pour le mieux pour deux papys cyclo-randonneurs, récompensés par de beaux points de vue et quelques constructions intéressantes comme cette chapelle du village de Thalamy (cf. planche 8a).

Pièges à c…

Nous laissons l'itinéraire de Patrick peu après avoir rejoint la route de Bort-les-Orgues à Ussel, pour grimper jusqu'au puy de Bort, col répertorié par les aficionados et que Bernard ne pouvait snober en passant à son pied. Ascension pentue, mais courte. Personnellement, j'ai déjà escaladé ce puy lors d'une randonnée de Beaune à Bordeaux (ascension autrement longue et coriace en partant de Bort…), mais je suis content d'y revenir pour deux raisons :

- d'abord pour admirer à nouveau le magnifique paysage sur la vallée de la Dordogne (cf. planche 8b) et le village de Madic, résidence de notre ami Georges Ulmet[8];

- ensuite parce que j'avais envie d'aller jusqu'au belvédère des orgues… où j'entraîne Bernard. Quelle déception ! Exceptée la vue panoramique sur Bort et la Dordogne, les orgues sont quasi-invisibles ! Il faudra attendre d'être largement sortis de la ville pour les voir de fort loin et de fort bas (cf. planche 8c). Même la buvette est fermée ! Quel piège à c… de touristes ! Heureusement que nous n'avons pas eu à payer un droit d'entrée !

---

7 maintenant que j'ai été félicité pour ma ponctualité, je ne peux plus me permettre la moindre approximation…

8 nous n'avons pas prévenu Georges de notre passage (après beaucoup d'hésitations et une longue réflexion) car le pauvre est artisan et travaille dur… Alors pourquoi le tenter, voire le narguer ? Même s'il nous en voudra d'être passé si près de son fief, si toutefois il en est informé …

Je suis assez mécontent de cette inutile perte de temps. Il est déjà 10h40 et nous n'avons parcouru que 39 km. Nous repartons sans traîner. La descente sur Bort est assez impressionnante et, en négociant les lacets, je ne m'étonne plus d'avoir souffert pour hisser mes sacoches jusque là-haut quelques années plus tôt. Nous traversons Bort et la Dordogne sans lever le pied. Le site est intéressant, mais la ville n'a pas de charmes particuliers. Peut-être faudrait-il les chercher ; nous n'en avons ni l'envie, ni la demi-heure qui serait nécessaire.

La région que nous abordons – et que l'on appelle le Pays de Sumène, sous contrée de l'Artense entre Auvergne et Limousin - nous surprend par son relief. Qu'elle fut longue cette progression vers Champagnac ! Faux-plats insidieux, passages plus redressés, coulées tortueuses et ombragées entre de hautes haies vives, rampes rectilignes et brûlées par le soleil, cette montée fut très laborieuse. Pour moi du moins ! Champagnac est un gros bourg, autrefois centre houiller, désormais réduit à un musée de la mine.

La longue descente vers l'étroite vallée de la Sumène nous permet de récupérer et de prendre conscience de l'impérieuse nécessité de casser la croûte un peu plus sérieusement qu'à l'aide de barres de céréales.

… dans le pays où l'on s'ennuie …

Après un court arrêt pour faire une photo (plutôt sans intérêt !) de la butte de Charlus, nous stoppons devant un petit hôtel-restaurant à l'entrée de Vendes. C'est un jeune couple (moins de trente berges, assurément !) qui gère l'établissement. Service quelconque, sans un mot aimable. La nouvelle génération du « Pays où l'on s'ennuie » ne sait plus sourire. Un client, c'est du boulot et deux clients, encore davantage. Même pour des sandwichs. Alors estimez-vous heureux que l'on vous serve ! Résignés, nous avalons nos pains/jambon/beurre et buvons nos demis de bière et nos cafés sans élever la voix, au-dessus du brouhaha des « scotchés au comptoir » qui se rincent l'œsophage avant d'aller dévorer le plat du jour (sans doute plus énergétique que goûteux, à en juger par la fréquence des « pauses-apéro » du chef cuistot !).

Nous nous consolons de cette ambiance maussade, avec deux cônes au chocolat qui devraient nous aider à mieux gravir les cols du Cantal, à défaut de réduire notre taux de cholestérol. Il y avait sans doute mieux que cet estaminet dans le village de Vendes, bien connu des amateurs de séjours dans les villages VAL. En tout cas, certains ont de l'humour par ici, car nous sommes accueillis à la sortie du village, au moment de franchir la Sumène[9], par une troupe de guignols empaillés (cf. planche 8d), habillés de sacs-poubelle et lancés dans une sarabande endiablée. « *Si tous les gars du monde* » dit l'écriteau. Eh oui, si tous les gars du monde voulaient se donner la main, il y aurait davantage de Pays de Rêverose sur notre Terre…

Nous laissons un long viaduc ferré et "Eiffelien" sur notre gauche, pour remonter la délicieuse vallée du Mars, affluent de la Sumène, en direction d'Anglards-de-Salers. Merci Patrick de savoir dénicher des routes comme çelle-ci ! Pente de 2 à 3 % au plus, chaussée étroite et très ombragée, eaux courantes et chantantes, producteurs d'oxyde de carbone inexistants, un vrai moment de bonheur pour des cyclotouristes ! Qui ne dure qu'une grosse demi-heure, mais qui fait un bien énorme !

Un casse-pieds …

Dès le franchissement de la départementale de Riom-es-Montagnes à Mauriac, nous revenons sur cette terre de labeur et de contrariétés. D'abord, avec une très sévère bosse de plus de 4 km. C'est dur et c'est très chaud ! Ensuite dans le village d'Anglards, où nous nous sommes arrêtés quelques secondes pour reprendre souffle et s'informer, par la lecture d'une plaque explicative, des raisons de la mise en valeur d'une vaste « pierre plate »[10], par l'intrusion d'un hurluberlu de la race que j'exècre ! Celle des individus qui se précipitent sur moi – parce que je suis en tenue de cycliste – pour me raconter leurs exploits ! En l'occurrence, la performance de celui-ci est d'être privé de vélo pendant ses vacances car « *avant-hier, j'ai cassé mon pédalier en montant le Pas de Peyrol, tellement c'est dur* (cet abruti n'a pas osé ajouter : «… *et tellement je suis costaud !* », mais son regard le disait)… *et pourtant j'avais mon plateau de montagne* (sic)… *et mon vélo ne sera pas prêt avant trois jours… et j'habite à Nantes, alors la montagne je ne connais pas bien… mais je roule dans un club et j'ai fait le tour de la Loire Atlantique…* ».

---

9 à ne pas confondre avec la petite bourgade du même nom, dans la vallée du Rieutort, sur la route du ravissant col de l'Asclier, au nord de Ganges, dans l'Hérault. Que de souvenirs pour moi ! Plus de dix ans, déjà ! Oh, temps… !

10 ancien dolmen, cette pierre fut très utilisée par les tribuns de toute époque pour prêcher les croisades ou les révoltes. Le texte ne dit pas si elles est encore utilisée aujourd'hui pour les harangues électorales…

27 juillet 2004 : *de Merlines (Corrèze) au col de Légal (Cantal)*

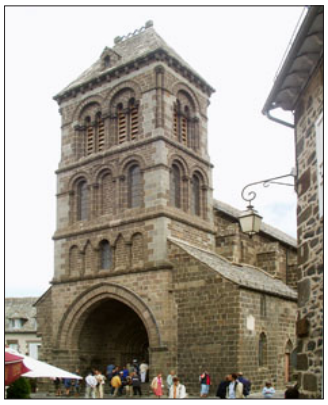
a - la chapelle de Thalamy

b - le village de Madic et la Dordogne, depuis le Puy de Bort

c - les orgues de Bort

d - sarabande à Vendes

e - Anglards-de-Salers



f - Salers

g - le superbe village de Fontanges

h - une cheminée de lave

i - le val d'Aspre et le puy Chavaroche (1.739 m)

j - le col de Légal

Planche 8

Comment dire à ce connard de nous lâcher les basques ? Il est frustré, ce pauvre type, parce que ses proches s'en foutent qu'il monte le Pas de Peyrol, se moquent de ses cent bornes du dimanche matin, de son tour départemental… Alors, il veut que des mecs qui pédalent l'écoutent, l'admirent, le comprennent ! Mais pourquoi ces humains sont-ils si gonflés d'orgueil, ont-ils tant besoin de pub, de paraître, de journalistes pour leur faire croire qu'ils sont des petits Virenque ?

Je repars furieux. Je ne parviens pas à prendre ces rencontres avec humour. Et je le déplore car je sais bien que cette réaction idiote m'éloigne à coup sûr des frontières de Rêverose… Mais qu'y puis-je ? J'ai horreur des cons.

Ce ne sont pas les immenses et colorés hommages aux drogués du Tour de France qui polluent la chaussée entre Anglards et Salers qui vont apaiser mon ire. Pas davantage la foultitude de touristes en bermuda et laine polaire qui a envahi la belle cité de Salers, où nous faisons une halte de vingt minutes, aux environs de 14h30, pour déguster une crêpe (chocolat pour moi, quelle surprise !), boire un coca, et acheter bananes et cartes postales. Le ciel est très couvert et il souffle un vent de novembre. La façade de lave grise de l'église St-Matthieu (cf. planche 8f) me paraît encore plus sombre qu'à mes passages précédents, pourtant eux aussi effectués par temps maussade. Quel mois de juillet !

Nous nous empressons de fuir la populace et de plonger (c'est vraiment un plongeon presque vertical) sur la vallée de la Maronne, en contrebas de la planèze[11] de Salers. Trois cents mètres de "chute", soit toute l'épaisseur de la couche de basalte ! Le Plomb du Cantal dans toute sa puissance et du haut de ses 3 kilomètres, était un sacré cracheur ! Je suis impressionné, autant par la rapidité de la descente que par la performance éruptive du monstre préhistorique.

Au fond du trou, nous tournons à gauche, pour prendre la vallée de l'Aspre et nous découvrons une petite merveille que je ne connaissais pas (comme les touristes d'ailleurs, tous scotchés dans les rues de Salers et rarissimes ici) : le magnifique village de Fontanges.

Plus que la vaste chapelle creusée à la main (quel travail !) dans un monolithe de lave, située quelques centaines de mètres avant le village, c'est le site verdoyant et les superbes maisons aux toits couverts de lauzes (cf. planche 8g) qui me séduisent. Le soleil et le ciel bleu, miraculeusement revenus, expliquent assurément ce gros coup de cœur, mais si la demoiselle de Fontanges avait le ramage du village de sa famille, je comprends l'irrésistible passion de Louis XIV. Dommage que la belle mourût en couches d'un bâtard royal, à l'âge de vingt ans, « *blessée dans le service* » selon la marquise de Sévigné. « *Belle comme un ange, sotte comme un panier* » diront les mauvaises langues de l'époque. On ne peut, certes, tout avoir dans la vie, mais il aurait mieux valu que cette belle linotte épousât un hobereau local qui lui eût permis de jouir plus longuement des merveilles de la vallée d'Aspre.

Que la nature est belle…

Car elle est superbe, cette vallée. Géologue de formation, je me régale de contempler ces topographies, issues du volcanisme : tables et cheires[12] basaltiques, murailles et orgues de lave, cheminées et necks[13] de roches dures, vallées en U modelées par les puissants glaciers d'autrefois. Comme hydrologue de profession, je me réjouis de contempler ces eaux vives et de me laisser bercer par leur gazouillis. La route du col Saint-Georges, d'abord de pente modérée, se redresse soudainement à l'approche du sommet. Sur la gauche, au-delà de la rivière, une magnifique cheminée (planche 8h) de lave se dresse comme un doigt. Plus loin, dans l'axe de la route, la verdoyante vallée de l'Aspre, (planche 8i), fermée par la chaîne des Monts du Cantal, avec, en avant-garde, le puy Chavaroche (1.739m). C'est magnifique !

Après le passage du col, une courte descente précède la dernière difficulté de ce Rayon : l'ascension du col de Légal (1231m). Nous ne monterons pas plus haut ! (planche 8j). Et nous sommes presque seuls dans ce paradis. Peu nombreux sont les touristes véhiculés, rares sont les randonneurs pédestres, inexistants sont les cyclistes… sauf nous. Car les pentes sont rudes et le soleil tape fort.

---

11 plateau basaltique

12 terme désignant une ancienne coulée de lave caractérisée par sa surface rugueuse, chaotique et aride

13 un relief volcanique résiduel en forme de pointe de grandes dimensions. Il correspond à la cheminée d'un ancien volcan qui s'est solidifiée à la fin de l'activité volcanique et qui a été ensuite dégagée par l'érosion (d'un mot anglais signifiant cou)

Nos seules compagnes sont les belles Salers à la robe rouge et aux longues cornes fièrement redressées. Serez-vous étonnés, comme je l'ai été, que les veaux de race Salers naissent blancs ? Nos photos (cf. planche 9c) en témoignent. Il faut sans doute y trouver la preuve que cette magnifique robe provient des terres basaltiques et ne supporte pas le transfert vers d'autres sols. Faudrait-il boire de la Volvic pour devenir peau-rouge ?

Au sommet du Légal, Bernard me désigne un buron, petite ferme estivale où les bergers préparent le fromage et le beurre dans lequel Jeannot Fournol, notre ami de Siran, nous avait conduit un samedi de septembre 1995, sous une pluie battante. Nous devions chasser les cols muletiers cantaliens avec nos VTT. Mais la pluie était si forte que nous y avions renoncé. Et pourtant, il en faut pour décourager des fanatiques !

La plongée sur le col de Bruel, le détour par le col de la Croix de Cheulles et la longue descente sur Marmanhac sont des formalités, plus douloureuses pour le cou que pour les cuisses. Nous les accomplissons sans difficulté, mais sans grand plaisir non plus, car la chaussée est souvent détériorée et gravillonneuse.

Marmanhac, terminus

Nous bouclons le premier des deux Rayons de notre périple au Café des Amis (un nom qui nous va bien !) au centre du village, après un court arrêt pour photographier le château, trop bien caché derrière un mur. Bernard a beau lever bien haut son Olympus numérique, il ne peut que se plaindre de la Nature (ou de ses parents ?) qui l'a muni de pattes trop courtes ! Un coup de tampon, un Vichy-fraise et un Mars pour fêter l'événement, sous le regard un peu étonné d'une jeune bistrotière/buraliste que je suspecte de s'ennuyer dans ce coin perdu. La saison touristique n'est pas fameuse : pas étonnant avec cette froidure pour un mois que notre Bla-Bla national avait annoncé caniculaire ! Il est 17h20. Nous avons parcouru 128 km depuis Merlines et 283 km depuis Bruère-Allichamps. La dénivellation de la journée est de 2.135 m, soit un total de 4.030 m pour ce Rayon qui parcourt vraiment un très beau morceau de France.

Le château de Marmanhac

Contrôle final au Bar des Amis

En dégustant mon Mars, je me dis que je n'ai pas encore trouvé la gare d'Hallucinaville qui conduit au Pays de Rêverose mais que, parfois, nous n'en sommes pas passés très loin. Était-ce dans les collines perdues du Pays de Crocq ? Ou bien derrière Vendes, dans la discrète vallée du Mars ? Ou encore dans cette auge boisée du val d'Aspe, tout près de cette cheminée de lave ? Des moments de bonheur, de toute façon. Parfaits pour retrouver le calme, après les agressions de ces prétentieux pédaleurs du dimanche, de ces automobilistes en vacances mais pressés, de ces cabaretiers avides et grincheux…

Final d'étape

Nous quittons Marmanhac vers 17h40 pour rejoindre Siran, où j'ai réservé une chambre au Cantou, le petit hôtel local. Je connais cette sympathique pension - ô combien rustique ! - pour y avoir passé une semaine en stage de formation de moniteur de cyclotourisme. C'était en 1997 et, jeune retraité, je croyais encore au bénévolat ! J'y avais même fait étape un an plus tard en « descendant » de Beaune à Bordeaux, avec randonneuse et bagages.

Je connais donc le parcours qui nous conduit à Siran. Après Jussac, à une dizaine de kilomètres au nord d'Aurillac, nous traversons le Cantalès, sous-pays de la Châtaigneraie (région d'Aurillac à Maurs entre Cantal et Limousin), région de collines très boisées. Nous parcourons la vallée de la Cère, nous longeons le vaste réservoir de St-Etienne-Cantalès et nous traversons la mignonne cité de Laroquebrou, dominée par son puissant château (cf. planche 9a). Siran est un village d'altitude et la rude bosse de 6 km qui permet de l'atteindre est particulièrement douloureuse en ce final d'étape montagnarde.

Il nous faudra 1h40 pour parcourir les 36 km et escalader les 415 m d'élévation, de notre marche vers le Cantou où nous sommes contents d'arriver à 19h15. Accueil cordial de la gérante, que nous dérangeons dans son tête-à-tête avec un client. La dame le laisse pour s'occuper de nous et, lui, il se met à râler car la pizza qu'il attend va brûler ! Ce qui n'était apparemment pas le cas quand il baratinait la dame ! J'en conclus que nous venons de faire une double bonne action : sauver une pizza de la grillade irrémédiable et, peut-être ?, éviter une infidélité conjugale !

Il a pris un coup de vieux, le Cantou (cf. planche 9b). Tenu autrefois de main ferme par une dynamique patronne, il est aujourd'hui en perdition. Jeannot Fournol, nous dévoilera la raison probable de cette déchéance : la gérante doit quitter les lieux en fin d'été et la patronne va reprendre la gestion. Il faudra qu'elle prévoie une bonne cure de rajeunissement à son établissement ou qu'elle réduise ses tarifs ! Pour 33 euros de nos jours, on trouve nettement mieux, avec une vraie salle de bain, la climatisation et 25 chaînes TV dans la chambre[14] ! La propriétaire a du travail devant elle. Je me souviens que le patron de l'ex-hôtel de Giat ronchonnait à propos des contraintes excessives des règlements européens, concernant l'hygiène et la sécurité (incendie entre autres). A-t-on déjà entendu parler de l'Europe au Cantou ?

Jeannot, le Cantalou

Douches, coups de portable aux épouses et à Jeannot Fournol, qui doit venir nous rejoindre pour le dîner. Petite promenade apéritive dans le bourg, dont l'église de pierre blanche avec sa haute façade "clocher-mur" est le principal ornement (cf. planche 9b). La véritable attraction de Siran, pour nous, est bien sûr Jeannot, le Cantalou, très connu dans le monde du cyclotourisme. C'est un sexagénaire (comme moi !) de petit format (55 kg ? pas comme moi !), sec comme un coureur de grand fond et vif comme un chevreuil dopé à la THG ! Il est content Jeannot, de venir nous retrouver (mon appel lui aurait permis de « fuir » une visite familiale qui ne le passionnait point) pour parler de vélo bien sûr, mais aussi de son Pays de Siran et des gorges de la Cèze qu'il connaît comme sa poche depuis plus de cinquante ans qu'il les parcourt, à pied, à bicyclette ou à VTT. Il est aussi adjoint au maire et sait tout de tout et de quiconque.

Je n'ai pas connu Henri Vincenot, notre chantre bourguignon, mais j'ai lu ses œuvres et je suis certain que si Jeannot avait la plume de celui-ci, il pourrait en remplir des pages et des pages. Il n'écrit pas Jeannot, mais il raconte et ses histoires nous passionnent. Surtout quand il nous parle de sa terre, de ses activités de bénévole, de son école de cyclotourisme, des séjours qu'il organise, de ses expéditions pour chasser des cols (plus de 2.400 déjà !). Nous évoquons aussi nos souvenirs communs, dans la région de Tende, à Super-Lioran dans la tempête, au collet d'Arêches durant la Semaine Fédérale FFCT d'Albertville. Il est intarissable ce soir, notre Jeannot qui, pourtant, n'est pas toujours un grand bavard. Il nous fait rire en nous racontant le calvaire de tous les petits malins qui avaient payé quelques dizaines d'euros pour « faire l'étape du Tour, trois jours avant les Pros » et qui arrivaient les pieds en sang au sommet du Pas de Peyrol, car ils ne savaient pas qu'il faut un tout petit braquet pour escalader ce mur à plus de 15%. Et quand on n'a pas de tête et que l'on porte des chaussures à cale, il faut bien fusiller ses chaussettes et s'arracher la plante des pieds pour hisser son vélo et ses kilos jusque là-haut !

---

14 ce qui n'est certes pas indispensable pour nous, mais l'est certainement pour les touristes embourgeoisés. Mais ceux-ci viennent-ils à Siran ?

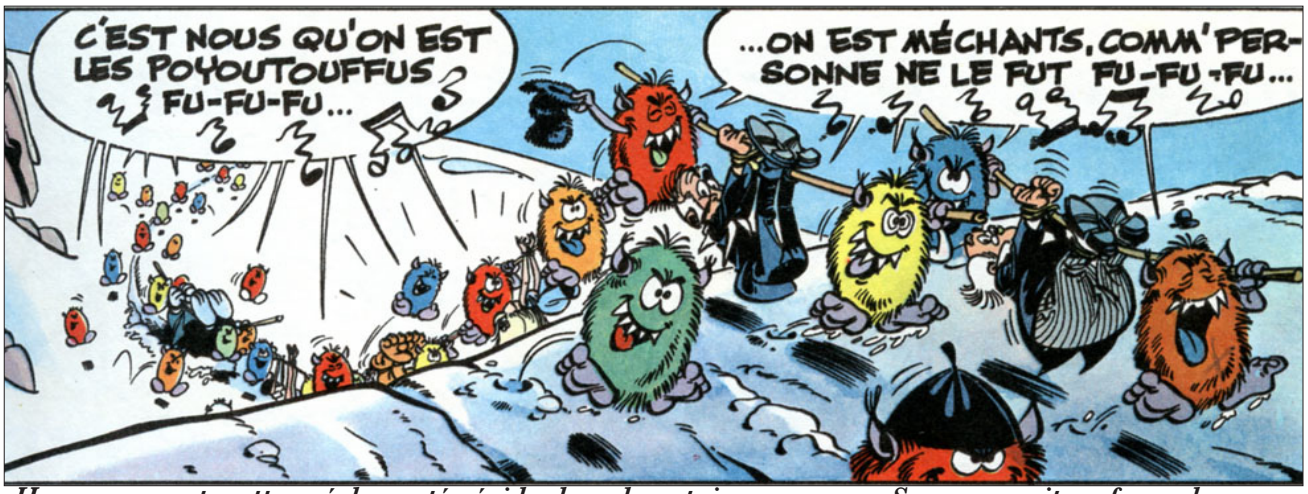
Il est euphorique Jeannot au point d'oublier la mauvaise réputation des Auvergnats et de nous offrir le dîner et le vin rouge. Comme il n'y avait pas de soupe au menu, nous n'avons pas pu faire chabrot[15] à sa santé. Je ne sais plus ce que nous avons mangé. Un menu-pension à base de pâtes et de fromage rassis… Il est grand temps que la patronne revienne ! Peu importe. Nous n'étions pas là pour faire bombance, mais pour passer une formidable soirée avec le magicien de Siran.

À 22h30, fatigués par les kilomètres et la dénivelée, enivrés par les histoires de Jeannot (et un peu par le vin de Cahors), nous regagnons notre chambre pour tomber dans un sommeil rapide et profond.

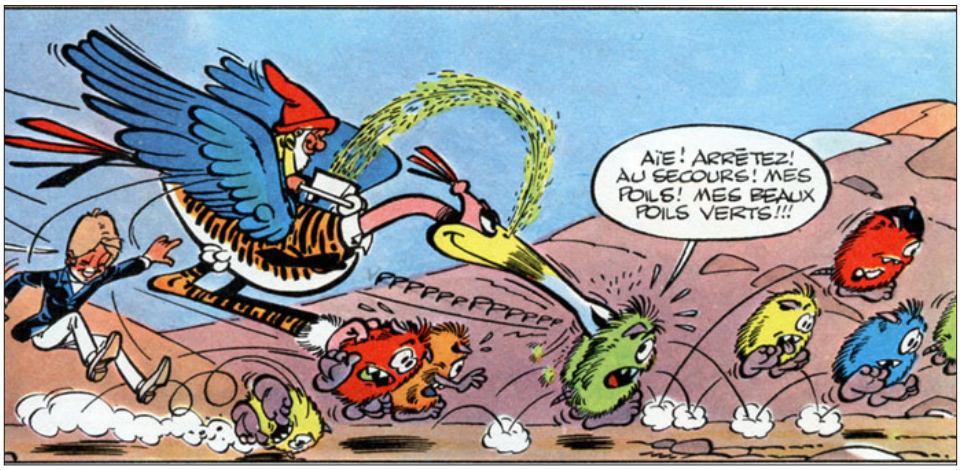
15 pour ceux qui ne le sauraient pas, cela consiste à verser du vin rouge dans sa soupe et à boire le mélange, bien sûr !

Quelques gentils citoyens du Pays de Rêverose…

… et la tribu des Pouyoutouffus, seuls habitants totalement méchants.



Heureusement, cette méchanceté réside dans leur toison, comme Sanson avait sa force dans ses cheveux, et l'oiseau Razibus est là pour les rendre gentils…



Mercredi 28 juillet 2004

De Siran à Felletin (Creuse)

174 km, 1.990 m d'élévation

Réveil et lever à 7h00 ; petit déjeuner à 7h30 ; départ à 8h00 avec un magnifique soleil qui présage une journée chaude. Mais la bouillotte terrestre n'est pas encore à haute température et l'air est délicieusement frais. Nous attaquons une journée qui s'annonce assez rude, parce que l'étape est longue, accidentée, mais aussi parce qu'un troisième jour est toujours laborieux.

Nous sommes encore sur le plateau de la Châtaigneraie, avec son alternance de bois de feuillus et de champs de céréales à maturité. Vrai plateau mollement ondulé, route favorable à l'échauffement de jambes douloureuses. Tout serait parfait si la Cère n'avait pas entaillé cette puissante table granitique aussi profondément. Une très rapide et tortueuse descente nous projette près de 300 m plus bas, près de la gare de Lamativie. Comme le village est sur la crête, il n'est pas conseillé aux asthmatiques d'utiliser l'autorail pour venir y passer des vacances. Nous traversons la Cère, rivière aux eaux noires et mousseuses, sur un pont sans caractère où nous faisons une pause pour alléger notre tenue avant la bosse. Le seul être vivant en ces lieux est un pêcheur résigné qui bougonne que « *ça ne mord pas* ».

Il faut remonter sur le plateau d'en face, tout aussi granitique et élevé que celui que nous venons de quitter ! Jeannot nous a bien tranquillisés sur la régularité, voire la modestie de la pente, mais cause toujours, camarade, nous avons assez d'expérience pour savoir que 280 m de dénivelée en 4 km, ça fait du 7% de moyenne, c'est à dire du sérieux ! Quand nous pénétrons dans le bois, un T.E.R.[16], tout neuf et tout bleu, passe bruyamment sur l'autre rive en snobant la halte de Lamativie.

Une petite demi-heure de moulinette plus tard, suant déjà de grosses gouttes, nous retrouvons le plateau, les longues ondulations et les champs de céréales. Les bois de pins sont plus abondants, mais le paysage n'a pas vraiment changé. Pourtant, par une décision administrative plus que pour une raison géographique, nous sommes passés de Châtaigneraie en Xaintrie et d'Auvergne en Limousin.

Je connais un peu la Xaintrie pour avoir campé quelques jours à Saint-Martin-la Méanne, au nord d'Argentat et pour avoir exploré, à vélo ou en voiture avec Eliane, les ressources touristiques du coin : en particulier, la Xaintrie blanche (en raison de ses bosquets de bouleaux) autour de Saint-Privat et la vallée de la Maronne avec son spectaculaire site des Tours de Merle. Je me souviens bien de cette séduisante région, de ses belles maisons aux toits de lauzes et de ses nombreuses chapelles et calvaires de granite, qui seraient à l'origine du nom de ce pays (Saintrie jusqu'au 19ème siècle).

Pour l'instant, nous roulons dans la Xaintrie noire (en raison des bois de pins), qui me paraît beaucoup moins coquette que sa sœur. Je sais bien qu'une blanche vaut deux noires pour un compositeur, mais cette règle est-elle aussi applicable à l'intérêt touristique ?

J'ai hâte de retrouver la superbe vallée de la Dordogne et la belle Argentat. Après avoir traversé La Chapelle-St-Géraud, gros village sans originalité, nous prenons enfin une petite route sur la droite qui nous sert de toboggan jusqu'à Brivezac, point de départ de notre nouveau Rayon.

Je n'avais gardé aucun souvenir de Brivezac. Et je comprends pourquoi : ce village est en fin de vie. Comme nous le précise avec tristesse une résidente, « *il n'y a plus rien, aucun commerce… sauf un bistrot et le bureau de poste qui vont bientôt fermer* ». Même si, dans notre situation présente, ces deux établissements suffisent à notre bonheur (une carte "Départ" à poster et un cachet à récupérer pour notre carte de route), un village agonisant est toujours un déchirement. Avec tristesse, je jette la carte dans la boîte et nous partons à la recherche de la gargote, avant qu'elle ne meure.

16 Train Express Régional, pour ceux qui ne fréquentent pas notre SNCF…

27 juillet 2004 : ***de Marmanhac à Siran (Cantal)***

a - Laroquebrou

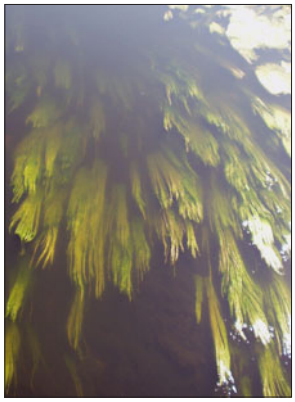
b - Siran, l'hôtel Le Cantou et le clocher-mur de l'église

c - les belles Salers

28 juillet 2004 : ***de Siran (Cantal) à Argentat (Corrèze)***

d - le Café des Amis de la Route à Brivezac

e - Argentat



f - algues

g - la Dordogne à Argentat

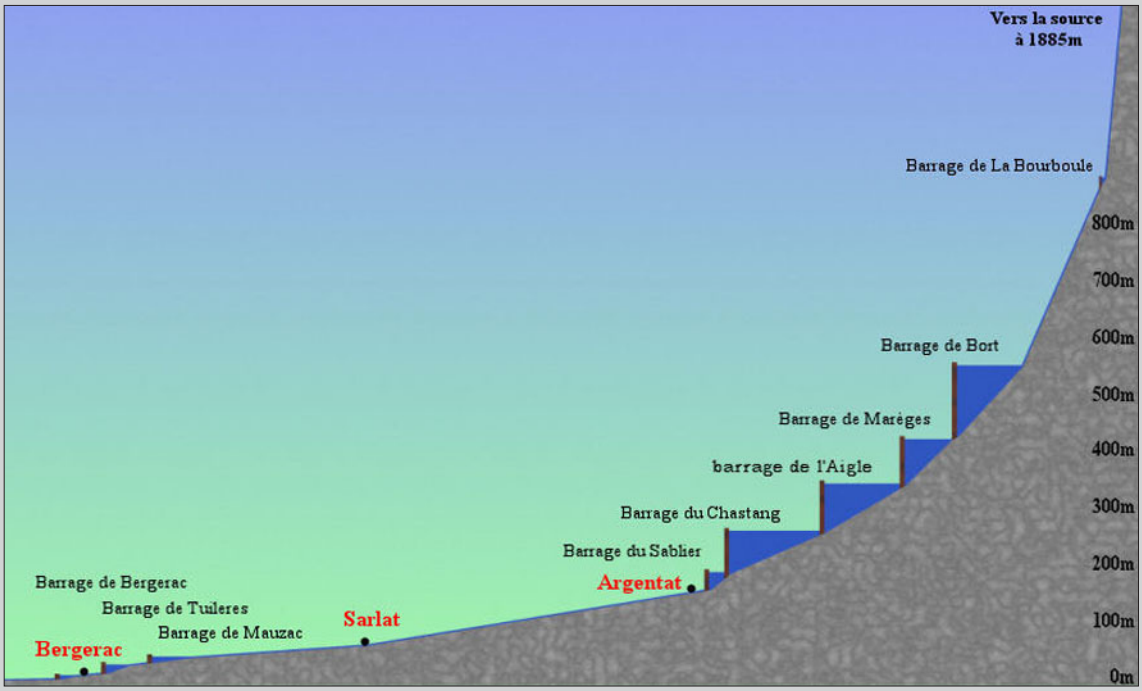
Planche 9

La Dordogne et ses barrages

La Dordogne naît à la confluence de deux torrents, la Dore et la Dogne, qui drainent les flancs du Puy de Sancy (altitude 1885). C'est un puissant cours d'eau de 472 km de longueur qui vient se joindre à la Garonne au bec d'Ambès, pour constituer l'estuaire de la Gironde.

Son régime hydologique irrégulier, la puissance de ses crues printanières, la présence de gorges profondes et d'un socle granitique solide propice aux aménagements, on conduit d'abord la compagnie des Chemins de fer Paris-Orléans, puis la SNCF en 1943 et enfin l'EDF - Electricité de France - à partir de 1947 a équiper son cours supérieur d'une suite de barrages, en priorité pour la production d'électricité. Comme le montre ce schéma, la Dordogne supérieure est un gigantesque escalier hydraulique de 150 km de longueur à l'amont d'Argentat.

Source : http://sitepasite.free.fr/dordogne/dordogne_barrages.html



Ces barrages sont d'amont en aval (exception faite de la petite retenue de La Bourboule) :

Nom	Hauteur en m	Epaisseur en pied - en tête	Capacité en millions de m³	Superficie retenue en km²
BORT-les-Orgues	124	80 m - 8 m	477	10,7
MAREGES	89,50	19 m - 3 m	47	2
AIGLE	92	47,5 m - 5,5 m	220	7,5
CHASTANG	85	23,6 m - 6 m	187	7,10
SABLIER	31		7,20	

Le volume total d'eau stockée dans les barrages est de 940 hm3 (millions de m3), ce qui représente un mois de débit au niveau de l'estuaire.

La production totale d'électricité est de 2000 Gwh pour la seule vallée de la Dordogne, 3000Gwh avec les aménagements des affluents.

A l'aval d'Argentat, la Dordogne au régime autrefois capricieux qui rendait périlleuse la navigation des fameuses gabares, est aujourd'hui une rivière pacifique qui parcourt les provinces du Quercy, puis du Périgord, dans une superbe vallée chargée d'histoire, de sites préhistoriques, de villages et cités du Moyen-Âge, de châteaux de contes de fées et d'une réputation de "bien vivre" qui n'est absolument pas usurpée.

La Dordogne, l'une des plus longues rivières de France, serait-elle aussi la plus belle ?

La vieille fée de Brivezac-en-Rêverose

Après avoir fermé le rayon de Marmanhac au Café des Amis, nous ouvrons celui de Brivezac au Café des Amis de la Route (cf. planche 9d). Coïncidence ou message astral ? Peu importe ! C'est un signe qui me réconforte. La patronne, charmante petite douairière, commence par nous planter là pour aller vendre des légumes à des touristes de passage. Comme le négoce a lieu de l'autre côté de la route, elle s'affaire pour servir rapidement des clients insatiables. Melons, tomates, oignons, salades,… ils n'en finissent pas d'avoir envie de tout ces « gens du 92 »[17]. Et la vieille qui a grande peur que l'on se fâche et que l'on se barre, nous adresse des signes d'apaisement, nous désigne une table en terrasse, nous envoie un message de détresse… « *T'inquiète pas, mémé, c'est ton tampon qui nous intéresse… Alors on ne va pas se sauver !* ». Enfin elle revient et nous sert un café "maison" mijoté depuis l'aube. Quant au tampon, c'est toute une affaire, car si elle possède bien l'outil, elle n'a plus d'encreur ! Elle commence par m'assurer que sa signature est suffisante. Elle tente de me convaincre que sa griffe est connue de tous les contrôleurs de brevets cyclotouristes de France et de Navarre, car « *des gens qui font comme vous, il en passe souvent !* ». Comme je fais la moue, elle questionne : « *Et avec de l'eau, vous croyez que ça marcherait ?* » « *Peut-être, essayons…* ». Elle humecte son tampon sous le robinet et le confie à ma poigne plus virile. « *Essayez, vous êtes costaud !… Mais je vais signer quand même !* ». Je ne sais pas si Patrick parviendra à déchiffrer les timbres humides (si peu !) de notre contrôle à Brivezac, mais la signature de la bonne Marie devra lui suffire. Ce fut un grand moment de notre voyage. Et dire que tout cela va disparaître ! Je souhaite à cette charmante sorcière mal fagotée de trouver le chemin de Rêverose. Elle y sera tout à fait à sa place avec sa grande patience et la douce grimace qui lui sert de sourire.

Nous repartons vers 10 h 20. J'annonce à Bernard au moins 25 km de plat ou léger faux-plat, dans la belle vallée de la haute Dordogne. Nous retrouvons cette remarquable rivière (que nous avons laissée très loin à l'amont, la veille, à Bort-les-Orgues) au régime pacifié par de multiples barrages, aux algues vertes et blanches, aux flottilles de petits canots multicolores. Un désagrément quand même : la forte circulation automobile sur la D12 qui longe sa rive droite.

Argentat, la belle

Argentat est une merveilleuse petite ville, lieu de séjour très prisé des touristes. Nous la traversons de part en part, et tandis que Bernard court jusqu'à l'Office de Tourisme pour viser une carte du Brevet de Cyclotourisme National (un visa par département), je ne me lasse pas de contempler la beauté du site depuis le pont de pierre qui traverse la Dordogne (cf. planche 9e, f et g).

Nous changeons de rive pour poursuivre la remontée de la vallée. La petite D129 est beaucoup plus tranquille que la D12. Les versants, qui se rapprochent progressivement, sont de plus en plus boisés. Nous faisons une courte halte au passage pour photographier la chapelle de Glény, jolis restes d'une ancienne église dont il ne subsiste que le chevet et un clocher à peigne (planche 10b).

Puis nous arrivons au pied du barrage du Chastang, le plus aval des grands ouvrages de l'aménagement de la haute Dordogne. Il se présente comme une imposante voûte de béton de 85 m de hauteur, avec deux élégants évacuateurs en saut de ski qui coiffent l'usine électrique (planche 10a). J'essaie d'imaginer l'image d'un débit de 2.000 m^3 par seconde dans chacun de ces tremplins… Quel spectacle ce doit être ! Mais il est probable que personne n'a jamais eu le privilège de le contempler, en raison de la rareté plus que millénaire d'un tel débit de crue, encore plus improbable aujourd'hui avec les aménagements situés à l'amont.

Après avoir admiré l'ouvrage depuis son pied, nous escaladons une sévère bosse qui nous conduit sur sa crête. Le point de vue est moins spectaculaire, d'autant plus que le niveau d'eau dans la retenue est bas. Nous ne traînons donc point car midi vient de sonner à nos montres et dans nos estomacs. Nous traversons une dernière fois la Dordogne pour attaquer la longue ascension vers Saint-Martin-la-Méanne. Je la connais bien cette bosse, mais ce n'est pas un avantage. Au contraire, car les passages les plus durs se trouvent vers le sommet et je préférerais ne pas le savoir. Et pour augmenter notre peine, le soleil tape vraiment très fort désormais.

---

17 ou du 91, 93, voire 75 ou 78, bref tous ces touristes que les gens de la France d'en bas nomment avec un certain mépris qui ne cache par une problable pointe de jalousie, les Parisiens …

C'est assez essoufflé et, tout en nage, que je vais consulter le restaurateur du village. C'est un gros bougon, presque agressif parce que j'hésite entre un sandwich et le plat du jour. Je n'aime pas que l'on me reçoive ainsi et je pense que, seul, j'aurais laissé ce malotru avec ses montées de bile. Ah, ces foutus Français et leur accueil !

Mais il faut bien se restaurer et nous décidons de sustenter la bête. Nous passons commande de deux plats du jour (saucisse aux petits pois que le cuistot a dû saler et poivrer à deux reprises !), deux demis et deux cafés. Le tout pour 20 euros, ce qui est cher pour la piètre qualité. C'est la patronne (je pense) qui nous sert les cafés. Elle est menue, discrète, efficace, souriante. Encore une qui n'a pas épousé l'homme qui hantait ses rêves de jeune fille, j'en suis convaincu !

Il est 13h10 quand nous quittons le bougon de St-Martin-la-Méanne, pour prendre la direction d'Egletons. Il nous reste encore au moins 100 bornes à parcourir et le plateau de Millevaches à franchir. Cette région de Corrèze, ce Pays de Tulle, a été particulièrement touché par la tempête de décembre 1999. Je me souviens que lors de notre court séjour, en août 2001, j'avais été frappé par le spectacle des larges couloirs, laissés par le vent dans les bois de conifères. C'était comme si une gigantesque tondeuse était passée dans une chevelure crépue. Avec une hauteur de coupe réglée à zéro millimètre. De part et d'autre du sillon, tout était normal ou presque. Le spectacle était impressionnant !

Aujourd'hui, tout est réparé ou à peu près. Quelques trouées sont encore visibles, même si les troncs cassés ont été retirés et si de nouvelles plantations viennent masquer les blessures. En les observant, mon esprit s'envole à nouveau vers le Pays de Rêverose, son oiseau Razibus et ses Poyoutouffus (cf. dessins au bas de la page 63). L'homme parviendra-t-il un jour à corriger les fureurs de la Nature, comme Olivier Rameau a su apprivoiser et se faire un allié du terrible Razibus ?

Après avoir "ramé" dans les pénibles bosses des environs de Marcillac-la-Croisille, nous retrouvons un profil plus plat à l'approche de la petite ville d'Egletons. J'en profite pour raconter à Bernard comment j'y avais (involontairement) rendu fou le concessionnaire Citroën qui n'avait pas réussi à dépanner notre capricieuse ZX malgré son ordinateur-diagnostiqueur tout neuf et son tout récent stage en la matière. C'est moi qui avais trouvé la solution, en suivant les conseils de notre garagiste de Beaune appelé au secours via mon téléphone portable. Quelques manipulations simples avaient alors remis d'aplomb le ronronnement de notre break et le pauvre garagiste en était resté fou de rage !

Rencontre à Egletons

Egletons est une petite ville de 6.000 habitants, active et industrielle, à mi-chemin entre Tulle et Ussel. Autrefois polluée par un très fort trafic routier, elle respire mieux aujourd'hui (peut-être pas les commerçants ?) avec la récente ouverture de l'autoroute A89. Nous faisons une courte pause en plein centre pour faire une photo de l'église, aux murs de pierre grise et au clocher couvert d'ardoise (cf. planche 10c). Pour remplir nos gourdes, aussi. Au moment où nous rejoignons nos randonneuses, une cinéaste (est-ce une camérawoman ?) de FR3 titille une énorme caméra. Comme l'objectif est tourné dans ma direction, je lui lance :

« *Je savais bien que FR3 se déplacerait pour filmer mon passage à Egletons !* »

Et elle, sans se déprendre de ses réglages :

« *Ben voyons ! Vous avez tout deviné !* »

Sur ces mots, elle oriente l'objectif de son engin, vers le clocher que nous avions photographié quelques instants auparavant. À défaut d'être l'objet de son Canon, je me console en pensant que nous avons les mêmes objectifs ! Comme nous retrouverons fugitivement cette journaliste une heure plus tard à Meymac, je pense qu'elle faisait la tournée des clochers d'ardoises du coin… Les téléspectateurs du journal local vont bientôt s'en mettre plein les mirettes, même si mes cheveux blancs sur mon bronzage de cuivre les eussent séduits sans doute encore davantage…

Il est 14h45 quand nous quittons cette ville. Difficilement car la petite D165 que nous devons prendre, a été complètement ignorée des services publics locaux. Pas le moindre panneau indicateur. Heureusement, Bison Futé (c'est moi) et sa fidèle Michelin sont là ! Ils résolvent l'énigme sans la moindre hésitation et Bernard leur accorde sans lésiner la note de 20 sur 20.

L'heure de sieste

Nous nous réjouissons de l'avoir trouvée cette route, car elle est très agréable : déserte ou presque, peu accidentée, assez ombragée, elle nous apporte un instant de bien-être à un moment qui serait beaucoup plus propice à une sieste, qu'à une activité sportive. La chaleur est quasi-caniculaire (Douste Bla-Bla[18] va être content… car ses brumisateurs vont enfin servir !) et l'horaire s'y prête. Nous parvenons à résister en évitant de diriger notre regard vers les sous-bois… N'était-ce pas la silhouette vaporeuse de la trop belle Colombe Tiredaile là-bas, étendue sur un épais tapis d'herbe au pied de ce gros chêne ? Hallucinerai-je ? Par malheur, le charme de cette route est rompu par un retour à notre civilisation, en l'occurrence la tristounette gare de Maussac et la passagère départementale de Meymac.

La fatigue nous gagne et les maigres calories de la saucisse du tavernier de St-Martin-la-Méanne sont épuisées depuis belle lurette. Nous profitons d'un supermarché Casino à l'entrée de Meymac pour faire des courses : nectarines jaunes (…et dures comme des boules de pétanque pour la plupart, bien que nous ayons pris soin de choisir les plus mûres !), cake anglais, deux boîtes de Coca bien fraîches et un litre d'eau de Vichy. Nous allons déguster ces richesses sur un banc, à l'ombre d'un puissant marronnier devant le bureau de Poste. Ce qui nous permet d'observer le ballet des voitures et des "posteurs de courrier", tout en mastiquant nos consistants achats, heureusement ramollis au Coca.

Rassasiés à défaut d'être comblés, nous allons faire un petit tour dans le centre de cette pittoresque petite ville de Corrèze. Beaucoup de vie et de touristes. Presque comme à Salers, mais avec 20° de plus ! L'église Saint-Léger nous présente un clocher-porche qui serait très sobre, s'il n'était percé d'un magnifique portail de pierre jaune, polylobé et orné de chapiteaux bien conservés. À l'intérieur, c'est le chœur en cul-de-four, éclairé de hautes fenêtres séparées par des colonnes engagées, qui attire l'œil (cf. planche 10e). Après avoir consacré quelques minutes à ce bel édifice, nous remontons vers la Tour de l'Horloge (cf. planche 10d) en slalomant entre les touristes, car la rue est piétonnière, et sur notre plus petit braquet, car la pente est forte. Cette allure de tortue nous laisse le loisir d'observer de belles maisons de granite, couvertes d'ardoises. Vraiment comme à Salers.

Un plateau, pas du tout tabulaire …

En mettant nos « plateaux de montagne » (je n'ai toujours pas oublié le rigolo d'Anglards !), nous ignorions que nous allions devoir les conserver un long moment. Meymac s'est construite au pied du plateau de Millevaches et la Montagne Limousine, ce n'est pas de la tarte ! Je ne sais pas qui a eu l'idée d'appeler ça un plateau, mais je suis certain de ne pas y avoir trouvé plus de 100 m de plat dans ce secteur.

Conséquences de la chaleur, du cake anglais et du Coca réunis ? J'avoue avoir "ramé" sur ce soit-disant plateau que je qualifierai de « Mille Vacheries ». En plus, les vaches, il n'y en a pas ou si peu ! Pour nous qui sommes des habitués de la campagne charolaise, une quinzaine de bestiaux entraperçus tous les dix kilomètres, c'est de la rigolade ![19]

Plus de quinze kilomètres de dur labeur, pendant lesquels nous frôlons le mont Bessou (point culminant du "plateau" avec 977 m), nous redescendons, nous remontons presque aussi haut, nous descendons encore et nous grimpons jusqu'à Millevaches, hameau réduit à une petite église et deux ou trois maisons. Puis nous plongeons à nouveau avant d'escalader le signal d'Audouze, près duquel un panneau « Point culminant des Routes Corréziennes – 938 m » (cf. planche 10f) viendra – enfin – nous laisser prévoir la fin des difficultés ! Nous nous trouvons à la limite des bassins de la Loire et de la Garonne et les sources abondent. Les pluies aussi, car tout est vert… et frais, sauf aujourd'hui car il y fait aussi chaud qu'en bas, à Meymac !

Peu après avoir laissé la source de la Vienne sur notre gauche, nous décidons, au niveau de Féniers, de quitter l'itinéraire de Patrick, pour aller chercher un col qui n'est pas dans les tablettes de Bernard (ni dans les miennes d'ailleurs, même si je ne suis plus aujourd'hui qu'un chasseur occasionnel).

---

18 Philippe Douste-Blazy, ministre de la santé de mars 2004 à juin 2005 et traumatisé par la meurtière canicule de l'été 2003 qui causa la mort de 15.000 personnes (essentiellement âgées) en France et entaîna la démission de son prédecesseur, le professeur Jean-François Mattei, à qui on avait reproché sa mauvaise ou plutôt sa "non-gestion" de cet évènement climatique. Désormais, les personnes âgées sont abondamment brumérisées …

19 en fait, mon indignation est mal venue (même si elle peut s'expliquer par la fatigue…). Millevaches viendrait de « moles vacua » qui signifie pays vide.

Nous prenons sur la droite une D8, boisée et descendante qui nous conduit très agréablement vers la source de la Creuse et le col du Massoubre (815 m). Le seul inconvénient de ce col est qu'il se trouve sur la D982 qui joint Ussel et Aubusson, route normalement assez passagère et qui, plus est, très empruntée par les camions. Mais à notre (très) grande surprise, elle est aujourd'hui totalement vide ou presque : deux poids-lourds et moins d'une dizaine de voitures nous doubleront en une vingtaine de kilomètres. !

Nous laissons aller nos randonneuses dans la longue descente de 6 km, vers le croisement de la route de Clairavaux où nous retrouvons l'itinéraire… et un sérieux obstacle à franchir car il faut, ou plutôt il aurait fallu, que nous grimpions sur une ligne de crête, au moins 200 m au-dessus de nos têtes.

Coup de blues …

Nous décidons alors d'un commun accord et à l'unanimité :

- considérant la canicule et mon grand âge (plus de 65 berges, je rentre indubitablement dans la catégorie des "personnes à risque", désormais protégées par le ministre Douste),
- prenant en compte la longueur de l'étape et notre fatigue, consécutive à un troisième jour de route,
- constatant le très faible trafic sur la nationale et l'absence de danger qui en résulte,
- notant que le règlement n'impose pas le parcours proposé, mais seulement les points de contrôle,

d'aller à Felletin (où une chambre a été réservée), par le chemin le plus court, à savoir la D982.

Insidieusement, je fais remarquer à mon compère Bernard que le premier item ne le concerne pas, car il n'est encore qu'un jeune quinquagénaire. Mais il me rétorque avec beaucoup d'à-propos que le ministre Bla-Bla, et même notre première Dame (Bernie pour ses intimes), a lancé un appel au sens civique des citoyens. Il est donc obligé de rester à mes côtés pour me balancer de l'eau sur la tronche au moindre signe de défaillance. Pas question donc pour lui d'aller grimper jusqu'à Boucheresse, là-haut sur la montagne, et de me laisser, peut-être, agoniser en fond de vallée…

Ayant ainsi délibéré et continué par la route nationale, après avoir fait taire nos mauvaises consciences, nous nous présentons quelques minutes avant dix-neuf heures (heure annoncée lors de la réservation) devant la porte de l'hôtel Le Barbichet, situé sur la place centrale de la cité, à deux pas de l'église du Moûtier dont l'immense tour-clocher domine toute la ville (cf. planche 10g) et renferme des cloches que nous allons maudire durant toute la nuit !

Dans l'immédiat, ce n'est pas un barbichu mais un petit bonhomme imberbe, tout frêle et tout malade, qui nous accueille à la porte du Barbichet. Il nous envoie illico vers la patronne, « *ma femme* » dit-il avec orgueil à défaut de pouvoir dire "ma moitié", car il n'en fait même pas le tiers ! Non pas que la dame soit grosse, mais c'est lui qui est vraiment maigre. Nous en apprendrons la cause plus tard par l'épouse. On appelle ça pudiquement une "sale maladie", qui l'empêche de poursuivre son métier de chef de cuisine. Il s'est tué à la tâche, ce qui est tout à son honneur, mais n'arrange pas les affaires car ces gens ne sont pas encore aux portes de la retraite. Pas joyeux tout ça. Surtout que la saison touristique est aussi mauvaise que l'a été le temps durant ce mois de juillet. Nous sommes les seuls occupants de l'hôtel ce soir, comme nous étions les seuls au Cantou de Siran et comme nous étions quelques rares clients au Chavanon de Merlines. Triste époque !

La brave patronne nous conduit d'abord jusqu'à une remise pour entreposer nos vélos, puis jusqu'à la porte de notre chambre, ce qui est rare de nos jours. La classe de la vieille époque ! Chambre très correcte avec salle de bains et deux lits (un grand pour le vieux à surveiller, un de 90 cm pour le jeune surveillant).

Vers 20 heures, nous allons dîner à la "pizzeria d'en face" recommandée par la patronne, puis nous faisons une promenade digestive dans cette petite ville qui s'enorgueillit d'être le berceau de la tapisserie, bien avant sa voisine et concurrente Aubusson. Il est à peine 22 heures quand nous étendons nos guiboles, assez marquées par cette étape de 174 km et ses (presque) 2.000 m de dénivelée. Cette canicule soudaine (nous étions gelés hier à Salers) n'est sans doute pas étrangère à cette fatigue.

28 juillet 2004 : ***d'Argentat** (Corrèze) à **Felletin** (Creuse)*

a - le barrage du Chastang

b - la chapelle de Glény

c - l'église d'Egletons

d - Meymac, rue principale

e - l'église de Meymac

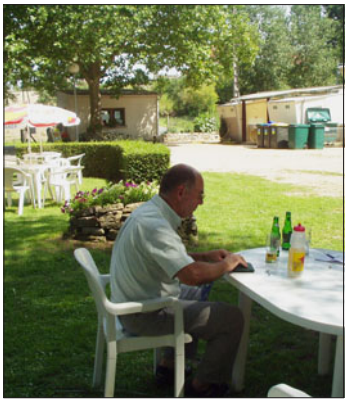
f - Millevaches ou mille vacheries ?

g - Felletin

29 juillet 2004 : ***de Felletin** (Creuse) à **Bruère-Allichamps***

h - paysage dans le pays de Gouzon

i - duo de papys à Noirlac



j - pot final au camping de Bruère

Planche 10

Jeudi 29 juillet 2004

De Felletin à Bruère (Creuse)

133 km et 890 m d'élévation

Nous nous étions endormis un peu après 22 heures après avoir compté deux fois de suite les dix coups du marteau sur le carillon de l'église. Toujours optimiste, je pensais bien que ce vacarme cesserait jusqu'au lendemain à 7h00. Vingt-deux heures ! N'est-ce pas le seuil du tapage nocturne ? Illusion ! Dans la bonne ville de Felletin, le maire est complètement sourdingue, aussi bien aux terribles "dongs" de son clocher qu'aux plaintes de la population. Comme nous l'a révélé notre logeuse : « *Il ne veut rien entendre* ! ». C'est bien ce que je pensais, il a les oreilles bouchées !

Et moi qui ne les ai pas encore complètement, j'ai eu le loisir de compter le double "double dong" de 2 heures, le double "simple dong" de 2h30, le double "triple dong" de 3h00, le double… Bref, je ne crois pas avoir raté un seul carillon jusqu'à 5h00… C'est alors que j'ai perdu la partie et que je me suis rendormi pour être réveillé à 6h20… par le téléphone portable de Bernard, programmé pour nous tirer du lit en vue d'un petit-déjeuner à 7h00. Il y a mieux comme nuit de récupération, mais je dois reconnaître que mon sommeil de 22h00 à 2h00 ayant été total, je ne me suis pas senti plus fatigué que la veille. La patronne était debout bien avant nous. C'est un grand jour pour elle, car elle attend un nouveau cuisinier « *qui vient de Paris* » pour remplacer son mari défaillant. Elle est préoccupée et nous raconte ses misères : clientèle absente, mari malade, temps pourri, personnel instable, abus de RTT, excès de charges. Elle en a vraiment ras-le-bol et ne s'acharne, semble-t-il, que pour réunir les moyens financiers nécessaires pour soigner son homme. Que pouvons-nous faire pour elle ? Il ne semble plus y avoir le moindre rayon de lumière, ni la plus petite ouverture vers le Rêve dans cette vie de galère. Bonjour tristesse…

Nous quittons cette ville "clochemardesque" à 7h30, sous un ciel laiteux et une humidité qui nous fait frissonner. Nous snobons de nouveau le parcours officiel pour suivre au plus près la Creuse et le réservoir des Combes. Je m'étais laissé séduire par le double point de vue indiqué sur la carte Michelin, mais si cette route est assez sympathique, le décor n'est pas terrible. La nappe d'eau est noire, sale et presque inquiétante. Nous ne traînons pas dans ces lieux, bien peu sympathiques au petit jour dans la lumière blafarde.

Visite ratée …

Nouvelle déception à Aubusson. J'avais pourtant prévu de traverser la capitale de la tapisserie par la Grand'Rue, mais je ne pouvais prévoir que nous eussions dû la remonter à contre sens. Nous nous sommes retrouvés "pendus" dans une ruelle terriblement pentue jusqu'à l'église Ste-Croix, puis précipités dans une descente tout aussi brutale. Pas le courage de faire un tour complet ! Ce sera pour une autre fois.

Nous contrôlons nos cartes de route dans une boulangerie à 8h10. La boulangère s'acquitte de sa mission avec beaucoup de bonne volonté et un large sourire, qui lui gagne in petto deux clients supplémentaires (mais éphémères, il faut bien le reconnaître). Nous repartons, avec deux énormes pains aux raisins et des encouragements puisque « *pour sortir d'Aubusson, il faut grimper, quelle que soit la direction que l'on prenne…* ». Je constate une fois encore que la proportion de commerçants aimables et souriants penche très largement en faveur du sexe féminin. Mais la raison en est sans doute mon charme masculin (???…). Il faudra que je lance une contre-enquête, conduite par Eliane. Les mecs seront-ils plus avenants ? Très improbable !

Elle avait raison la marchande de pain. Ça monte et longtemps, très longtemps. Mais avec une pente parfaitement régulière, de l'ordre de 4%, qui nous permet d'enrouler des braquets raisonnables. Le vent étant faible et plutôt favorable, nous progressons à bonne allure sur ce plateau granitique de la Haute Marche. La traversée d'est en ouest (ou inversement) de cette région du département de la Creuse inquiète beaucoup les cyclistes par son relief de mamelons arrondis et de vallées fortement encaissées.

Mais la départementale 993 que nous parcourons et qui court vers le nord, en bordure de la haute vallée de la Voueize, est tout à fait reposante : bon revêtement, pas de redressements sournois, une bonne protection de haies vives et peu de circulation. Il n'est pas étonnant que notre moyenne kilométrique se soit élevée de 2 km par heure, au minimum, en comparaison de celle des jours précédents.

Nous traversons St-Julien-le-Châtel et St-Loup, deux gros villages agricoles sans particularité du Pays de Gouzon, petite région de terres argileuses, étonnamment plate (cf. planche 10h). Ne nous en plaignons pas : nous avons eu une dose suffisante de bosses et de "ramponneaux" au cours de notre périple. Nous avons retrouvé avec un certain plaisir les bœufs charolais et les paysages du Bocage bourbonnais.

Gouzon est un petit centre rural, assez animé quand nous le traversons. Nous faisons un petit détour pour jeter un oeil sur son église, dont le clocher est couvert de tavaillons, comme celui de l'église de Nouhant (cf. planche 7d). L'édifice est de taille beaucoup plus imposante et possède un joli porche du 13ème. Pas de photo, cette fois-ci, car la lumière est mauvaise et le contre-jour insurmontable.

La tête ailleurs, je rate l'embranchement de Boussac et nous nous retrouvons à une sortie de la ville qui n'est pas la bonne. Cette erreur (la première ?) nous vaudra le "plaisir" de rouler un gros kilomètre sur l'infâme N145-E62 (Montluçon – Bellac), l'une des routes de France les plus fréquentées par les camions européens. Avec un grand braquet et en jouant aux funambules sur la ligne blanche latérale, nous sortons du piège en trois minutes qui nous paraissent bien longues !

Nous revenons enfin sur "nos routes" : celles qui sont blanches sur la carte Michelin. C'est le cas de la D7, et nous lui pardonnons bien volontiers son profil assez accidenté. Nous retrouvons les ondulations du relief berrichon, les longs faux-plat entre les haies vives, les calvaires de granite, les gros attelages de paille, remorqués par de puissants tracteurs. Il arrive que nous roulions de concert avec eux, leur échappant de quelques hectomètres dans les descentes, et forçant dans les montées pour éviter d'être débordés. Heureusement pour nous, ces jeux-là ne durent jamais plus de deux ou trois kilomètres. Une grosse ferme, une coopérative, un silo, vient interrompre ce duel que nous finirions sans doute par perdre.

Nos randonneuses sentent l'écurie…

Soumans dans la Creuse, Treignat, Saint-Sauvier, Mesples, Viplaix dans l'Allier. Ces villages marquent notre progression vers le nord, dans un décor que nous connaissons par cœur depuis notre première étape. C'est à Viplaix que les deux Rayons se confondent (cf. carte, page 50). Il ne nous reste qu'à détricoter pendant 46 km ce que nous avons brodé lundi, pour retrouver le camping de Bruère, sa patronne et son bavard, et, surtout, le Picasso de Bernard qui nous ramènera chez nous.

Mais auparavant, il faut songer à faire un dernier plein d'énergie, car il est 11 h 50 et les 86 km parcourus (à 21,1 de moyenne quand même, pour une dénivelée modeste de 695 m), ont consommé nos réserves. Nous nous contentons de deux gros sandwichs au jambon, de deux demis et de deux cafés, dans le bistrot du village. Nous aurions pu demander le menu du jour, mais il eut fallu au moins y consacrer une heure, car la gent féminine qui dirigeait la manœuvre m'a semblé plus experte pour la causette que pour mettre le couvert. Ambiance sympathique néanmoins, avec l'habituel défilé de ceux qui sont obligés de s'ouvrir l'appétit d'un petit coup de blanc avant chaque repas !

Je m'étonne que notre député-maire de Beaune, Alain Suguenot, fasse autant de bruit pour relancer la consommation de picrate dans notre pays ! De toute évidence, les consommateurs consomment et les autres – comme moi – ne boiront pas davantage pour lui faire plaisir ! D'ailleurs, il est absurde de faire à la fois campagne pour le « zéro degré d'alcool au volant » et pour relancer la consommation. Aurait-il peur de perdre les voix des viticulteurs notre Sarko local ?

Nous repartons avec 0,2 degré d'alcool dans le sang (la bière !) à 12h15. Il fait chaud, très chaud, mais nous ne traînons pas ! St-Désiré, Vesdun, Saulzais-le-Potier, Bouzais ! C'est notre territoire désormais !

Une fois encore, je constate qu'un parcours est bien différent d'un sens à l'autre. Pas seulement parce que la route descend plus qu'elle ne monte, pas uniquement parce que le petit vent de sud-ouest facilite notre progression, mais aussi parce que l'envers du décor n'est pas exactement le même que l'endroit, parce que la lumière de midi n'est pas celle du matin, parce que l'esprit d'un retour n'est pas du tout celui d'un départ. Lundi, nous étions frais et prêts à musarder ; aujourd'hui jeudi, nous sommes fatigués (raisonnablement, certes, mais assurément pas frais !) et pressés d'arriver. Nous jetons quand même au passage, un regard appuyé à la petite merveille romane de St-Désiré, un sourire complice au Gîte de Vesdun où nous reviendrons fin août pour une concentration nationale de diagonalistes et un œil intéressé à cette belle pierre jaune de St-Saulzais.

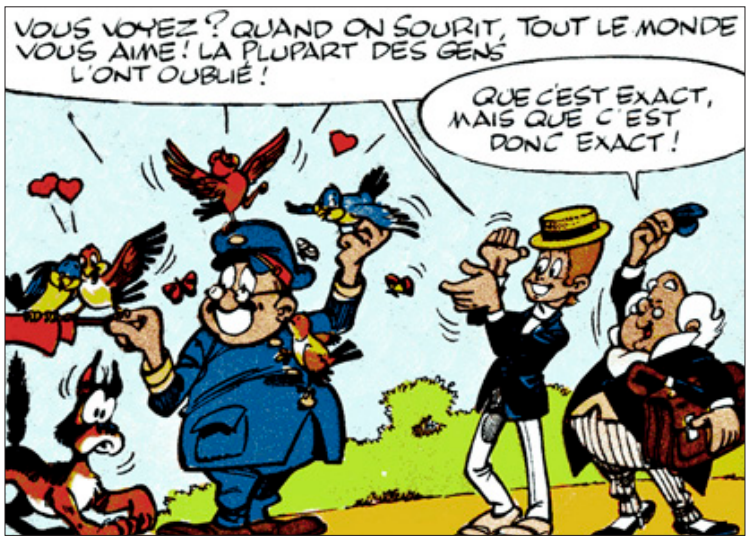
La bosse de Bouzais étant cette fois-ci une descente rapide, je n'en parlerai pas. Et comme nous sommes en avance sur notre horaire, j'emmène Bernard jusqu'au centre de St-Amand-Montrond. Beaucoup d'animation, comme toujours, mais rien qui nous incite à descendre de bicyclette. Nous continuons donc jusqu'à l'abbaye de Noirlac devant laquelle nous posons côte à côte, pour la photo finish (cf. planche 10i). Deux papys heureux, c'est évident !

Les derniers kilomètres sont une formalité. À 14h20, nous retrouvons le camping écrasé par le soleil. Le pauvre Picasso suffoque de chaleur et Bernard s'empresse de lui donner de l'air. La patronne est en pleine vaisselle. Elle nous laisse le choix entre la douche froide gratuite et la chaude pour un euro. Nous n'hésitons évidemment pas. Sportifs, certes, mais pas masos ! Le bavard n'est pas là et nous en serions presque déçus… pour lui, qui devait nous attendre beaucoup plus tard (j'avais initialement prévu un retour vers 16 heures) et qui va regretter d'avoir prolongé sa partie de pêche… Nous procédons aux formalités habituelles (cf. planche 10j) : cachet pour nos cartes de route, demi de bière et pain aux raisins d'Aubusson pour nos gosiers. Un adieu à la patronne et nous quittons rapidement les lieux, avant le retour du Dijonnais.

Après avoir rejoint Charenton-du-Cher par la petite route de Meillant et Arfeuilles, nous décidons de passer par Nevers et Château-Chinon, comme le bavard nous l'avait conseillé. Nous y perdrons une bonne demi-heure par rapport à l'aller, sans pouvoir toutefois en déduire quelque chose en raison du trafic beaucoup plus dense, en cette fin d'après-midi.

Les virages du Morvan me bercent et je retombe dans mon Rêve. Nous n'avons pas trouvé la clef d'accès au Pays de Rêverose et, pourtant, nous avons connu des moments de bonheur sur cette terre de souffrance. Le magnifique site d'Argentat, la petite route après Egletons, la bonne douche de Bruère, les sourires de la petite fée de Merlines, de Jeannot le Cantalou, de la sorcière de Brivezac, de la boulangère d'Aubusson…

Le secret du pays de Rêverose, n'est-ce pas tout simplement cela ? Savoir sourire ! Même aux emmerdeurs ?



Rédigé à Beaune en août 1964

à suivre « Un joli lot de consolation », au chapitre IV…